This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 1,021,519

·EX·LIBRIS·
Theo.W.Koch.

848
C8p
H

PIERRE CORNEILLE (1643)

POLYEUCTE, MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE

PAR

PIERRE CORNEILLE

WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

GEORGE N. HENNING

PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES, THE GEORGE WASHINGTON UNIVERSITY

INTERNATIONAL MODERN LANGUAGE SERIES

GINN & COMPANY

BOSTON · NEW YORK · CHICAGO · LONDON

COPYRIGHT, 1907, BY
GEORGE N. HENNING

ALL RIGHTS RESERVED

67.2

The Athenæum Press
GINN & COMPANY · PROPRIETORS · BOSTON · U.S.A.

PREFACE

The present edition of *Polyeucte* follows the text of the *Grands Écrivains* edition, except that *oi* has been changed to *ai* wherever required by modern orthography. All the variant readings are given. The play as a masterpiece of literature is discussed chiefly in the Introduction. The notes are devoted for the most part to explaining the many points in which Corneille's language and syntax differed from modern usage; genuine difficulties, often unsuspected by the student.

In preparing this edition I have availed myself of several French editions, especially Petit de Julleville's and Hémon's, as well as of the works referred to in the Bibliographical Note. I am greatly indebted for assistance received from many quarters: to several members of the Department of French of Harvard University, for help and suggestions of various sorts; to M. H. Baulig, of the same Department, for revising the final form of the "Sujets de compositions"; to Mr. C. M. Underwood, of Harvard University, for sending material from Paris; to Mr. Theodore Koch, for ordering many needed books at the Library of Congress; and to Mr. O. L. Keith, of The George Washington University, for looking up references in the Bibliothèque Nationale and for assistance in correcting proofs.

G. N. H.

WASHINGTON, D.C.
September 20, 1906

158847

CONTENTS

	Page
Introduction	vii
I. The Tragedy before Corneille	vii
II. Corneille and his Contemporaries	ix
III. The Religious Drama	xv
IV. The Question of Grace	xvii
V. *Polyeucte*	xvii
1. Date	xvii
2. Sources and Historical Elements	xviii
3. Dramatic Structure, Characters, and Literary Value	xix
4. History of the Play	xxiv
Bibliographical Note	xxv
A la Reine Régente	3–5
Abrégé du Martyre de Saint Polyeucte	6–9
Examen	10–15
Polyeucte, Martyr	17–108
Notes	109
Appendix	14[illegible]
I. Sujets de Compositions	145
II. Polyeucte as Acted	147
III. The Tercentenary Celebration of Corneille's Birth	149

INTRODUCTION

I. THE TRAGEDY BEFORE CORNEILLE

Up to the middle of the sixteenth century, the drama in France was one; after that date, it split into the popular and the learned. In the provinces, the medieval mysteries and moralities were played by amateurs; at Paris, the semi-professional *Confrérie de la Passion* had a monopoly of them from 1402. The edict of parliament of 1548, forbidding the further representation of mysteries, which had degenerated into buffoonery, was the deathblow of the medieval drama, though the *Confrères* continued to play mysteries, in disguised forms, for half a century.

Under the influence of the Renaissance, which made itself felt in every field of literature, a new dramatic school sprang up. Tragedies were written in Latin, and numerous others were translated from Greek, Latin, Italian, and Spanish. In 1552, Jodelle, one of the group of young poets, centering around Ronsard, that called themselves the Pléïade, produced his *Cléopâtre*. The author and his friends played it before Henry II. This is the earliest original tragedy in French, but it has no other importance. It is poorly written, bombastic in some parts and trivial in others, and poorly constructed. Imitators were plentiful in the next fifteen years, but were no more successful. All these tragedies were modeled on Seneca. The *Poetics* of J. C. Scaliger (1561), based on Seneca and Aristotle, sums up the tendencies of the Renaissance tragedy. It demands noble personages and style, a tragic ending, the

unity of time, and *probability* in theme and treatment. The best writer of this school was Robert Garnier, whose masterpiece was *les Juives* (1583); after him, the tragedy began to decline. These Renaissance tragedies were lyric or oratorical rather than dramatic; they were played, when at all, by amateurs,—generally schoolboys,—before small private audiences, and their authors were utterly ignorant of stagecraft.

While the learned drama, with no fixed theater, was thus struggling to come into existence, the popular drama, the continuation of the medieval plays, was struggling equally hard at the Hôtel de Bourgogne, the oldest regular theater in Paris, to keep alive. In 1599, the *Confrères* finally leased the Hôtel to Valleran Lecomte, who had been manager of a wandering troupe of provincial actors. He retained this theater most of the time for the next thirty years; from 1628 a company of professional actors was definitely fixed here.

Since 1593 there had been in the hire of Valleran Lecomte's troupe a playwright named Alexandre Hardy. An admirer of Ronsard and a student of Latin, Hardy, on the other hand, was thoroughly familiar with the medieval drama as played by the *Confrères*. He botched a play together in incredibly short time, sometimes a single night. He is said to have written seven hundred plays, of which only thirty-four were published. Of these, eleven were tragedies. In no degree a literary artist, Hardy nevertheless had much more dramatic instinct than the Renaissance poets. He forsook Seneca, and handled his subjects in his own way. Lyric elements were omitted. Hardy kept the multiplex stage-setting of the medieval stage, which represented several places simultaneously. While preserving the tragic devices of the sixteenth century, he improved them; the dreams and omens were made part of the exposition, the monologues were shortened, more dramatic scenes were introduced, the dénouement was acted instead of being narrated.

Even thus the tragedy did not appeal to the taste of the gross audiences of the time, — scarcely any but the lowest classes then attending the theater, — and Hardy probably wrote no tragedies after 1610.

The development of the tragedy was interrupted by the tragi-comedy, which had been evolving since the middle of the sixteenth century. This rather vague term included historical drama, romantic tragedies, tragedies with happy endings, and other forms of drama. The subjects were usually taken from romances. The tragi-comedy, in the early seventeenth century, mingled with the pastoral. Originally a poem, flourishing particularly in Italy and imported from there, the pastoral took root in France rather in the form of romances and plays. The scene was in a fantastic Arcady, the characters were lords and ladies in the guise of shepherds and shepherdesses. Love was lord of all. The interest of the pastorals lay not in character-study, but in the plot and the spectacle. They were superficial, but often pretty. Hardy, Rotrou, Mairet, wrote pastorals; perhaps the most famous was Théophile de Viau's *Pyrame et Thisbé* (1618).[1]

II. CORNEILLE AND HIS CONTEMPORARIES

The early part of the seventeenth century was an age of confusion. But from this chaos issued certain restraining and clarifying influences: in politics, Richelieu, inexorably pursuing the unification of the state; in society, the Hôtel de Rambouillet and the *précieuses*, striving to refine manners and letters; in philosophy, Descartes, whose system was based on the supremacy of the reason and the will; in learning, the

[1] Cf. Petit de Julleville's *Histoire de la langue et de la littérature française*, T. III, ch. vi, and T. IV, ch. iv, both by E. Rigal.

French Academy, founded in 1635 by Richelieu and then largely made up of grammarians and critics; in literature, Jean Balzac in prose and Malherbe in verse, whose chief qualities were clearness, order, and simplicity.

In the drama, the main principle making for simplicity and order was the rule of the three unities, of action, time, and place. The unity of action, the most important and the least contestable, prescribed that there should be but one main thread of interest in the plot; the unity of time, based on a phrase in Aristotle's *Poetics* (ch. 5), prescribed that the action should not cover more than a certain period, sometimes construed as twelve hours, more often as twenty-four; the unity of place, perhaps inferred from that of time, forbade any change of scene. These unities had been deduced by the Italians from Aristotle and Horace, and first applied in Trissino's *Sofonisba* (1515). They were known also in Spain and England, but it was in France that they were destined to rule most despotically. Discussed piecemeal in theoretic writings by J. C. Scaliger in 1561 and Jean de la Taille in 1572, they were first formulated completely, in France, by Mairet in 1631 and applied in his tragedy of *Sophonisbe* in 1634. Soon after universally accepted, they reigned almost uncontested for the next two centuries.[1]

In 1630, the tragi-comedy and the pastoral were still supreme. Hardy was still writing, — he died about 1632, — and a group of younger poets had sprung up: Rotrou, Tristan, Mairet, — whose *Sophonisbe*, we have seen, was the first regular French tragedy, — and, most important of all, Corneille.

Pierre Corneille was born in 1606, at Rouen, where he lived till 1662. After having reached the pinnacle of fame, he died

---

[1] Cf. J. Lemaître, *Corneille et la Poétique d'Aristote*, and F. Brunetière, *Évolution des genres*, T. I, ch. ii.

almost in obscurity, in 1684, at Paris. He was the first very great author of the classic age of French literature, and the true founder of French tragedy. He wrote in all thirty-three dramatic pieces. His first play, *Mélite* (1629), was a comedy, a picture of high life, couched in extremely *précieux* language. His next, *Clitandre* (1632), was a melodramatic tragi-comedy. After several comedies, he brought out his first tragedy, *Médée*, in 1635, perhaps stimulated by *Sophonisbe*. It is on the Italian model, — accumulated horrors. At the end of the next year appeared Corneille's first great masterpiece, *le Cid*, imitated from the Spanish. It took Paris by storm. Its success made for Corneille many enemies, including the great Cardinal and nearly all contemporary playwrights except the best of them, Rotrou. Then came in quick succession *Horace*, the first of Corneille's many plays founded on Roman history; *Cinna, ou la Clémence d'Auguste* (both of 1640); and *Polyeucte* (1643?). These four are considered Corneille's greatest plays. Only in *Polyeucte* are the unities rigorously observed. Another good tragedy, *la Mort de Pompée*, was followed by *le Menteur* (both of 1643–1644), Corneille's best comedy and the first *funny* comedy in French. After half a dozen other plays came *Nicomède* (1651), an excellent tragedy, or rather tragi-comedy. The mainspring of the action is not the usual terror or pity, but admiration. *Nicomède* marked a turning point in Corneille's dramatic methods and the beginning of a decline in his genius. In the same year, *Pertharite* fell flat. Stung by its failure, Corneille retired from the theater for seven years.

When he returned to it, he was hopelessly behind the times. The brilliant epoch of Louis XIV's personal reign was about to begin. Around the youthful monarch centered a new generation, more polished and less energetic than Corneille's, a generation which was soon to find the expression of its ideals in the polished drama of Corneille's young rival, Racine.

Corneille's work was done, though he did not recognize the fact and continued to write for fifteen years. Faultless verse and occasionally good situations we indeed find in these later works, but his hand had lost the magic touch that makes a play a play. Worthy of note is *Psyché* (1671), a delightful *tragédie-ballet*, written in collaboration with Molière. Corneille's last play was *Suréna*, a tragedy, at the end of 1674. He died ten years later, forgotten and embittered.

Corneille fixed definitely the form and character of French tragedy. He made it purely tragic by eliminating all comic elements. He made it more natural and more dramatic by increasing the element of *action*, by doing away with the choruses, by simplifying the plot, by observing the unities (which, however, he interpreted freely: cf. *Œuvres*, T. I, pp. 111, 119, *Gr. Écriv.* ed.), by making the acts more nearly equal in length, by reducing the number of characters.

Corneille's great innovation lay in transferring the interest from the result to the means, from exterior incidents to interior action. "The tragedy will consist then in setting forth the means by which the *fait illustre*, which is the tragic subject, is produced."[1] The tragedy thus becomes a work of logic and of psychology. A work of logic: the "exposition" of the situation, the moral problem, is given in Act I; each act, each scene, must grow logically out of the preceding; no character must enter or leave the stage without a definite reason; the dénouement must be the logical solution of the moral problem. A work of psychology: the action is interior; the obstacles come from within rather than from without; the action consists in the interplay of wills, duties, and passions.

Corneille's psychology is based on the power of the will and the supremacy of reason.[2] Of an energetic and turbulent period,

[1] Lanson, *Corneille*, p. 65. [2] Cf. note on 166.

of strong character himself, he naturally endowed his heroes with firm will. Sprung from the argumentative Norman race, trained moreover in law, he naturally endowed them with great reasoning powers. The two things coöperate. "Since our reason," says Descartes, "tends to pursue or to shun a thing only according as our understanding represents it to us as good or as bad, in order that we may *do* well it suffices to *judge* well." (*Discours de la méthode*, IIIe Partie.) This is the Cornelian theory. The passions are considered in connection with the will and the reason; they aid or oppose the will, they confirm or trouble the reason. Often Corneille's heroes make their will serve their ruling passion, and apply their reason to justify it: Horace, his blind patriotism; Polyeucte, his boundless devotion. Others combat their passion, as Rodrigue his love. The combat is brief. Soon even these short inward struggles disappear; the will reigns not only supreme but unopposed; it dispenses with the passions or suppresses them. Beginning with *Nicomède*, the heroes go unhesitatingly towards the object of their will, be it death. Hence the stiffness and unnaturalness of Corneille's later characters; they no longer have the flexibility of human beings. Hence, too, a change in the character of the tragedy. From the rigidity of their will, from scorning to struggle, the heroes again become *passive*, as they were in the sixteenth-century tragedy, instead of *active*. Even the earlier heroes of Corneille are never swept away by the flood of passion as Racine's are. They can always reason, always argue, even at the height of emotion. Corneille, like Descartes, condemned only the excesses of the passions. These excesses he never depicted, as did Racine. Love itself Corneille came to regard as unworthy of occupying the first place in a tragedy. "The dignity of tragedy demands some other passion more noble and more manly than love, such as ambition or vengeance." (*Œuvres*, T. I, p. 24.)

Corneille's characters, while founded on the observation of nature, are in a sense larger than life, superhuman. They are farther from us than Racine's. They are individuals, but they are, even more, types,—of filial duty, of magnanimity, of religious zeal. They have no physical aspect. Their distinguishing trait is their generality.

Corneille drew most of his plays from Roman history, ranging from the kings to Attila. The hard and practical Roman genius, noble in its self-mastery and patient effort, was well adapted to his psychology. He liked the subject of a tragedy to be true, though in later days he added that it should be improbable. (*Héraclius*, "Au Lecteur.") The facts of history, except well-known ones, he altered when it suited his purpose, and so too with historical characters. Thus he adapted to the luxurious Augustan period the heroic and Spartan figure of the "Old Roman" of early history.

Corneille's plots are, in general, comparatively simple, though not always, and less so than Racine's. The use of historical sources implies fuller treatment of the minor characters than when all the action lies in the mere development of a love-theme. And while love, or the passions in general, can draw all their obstacles from within (as they generally do in Racine's plays), the will, to manifest its power fully, requires a certain number of outer obstacles. Hence there are more incidents in Corneille's plays than in Racine's. The interest, however, lies less in these incidents as such than as opportunities to manifest character.[1]

Corneille's contemporaries, while not void of merit, require but little notice. Tristan and Du Ryer are forgotten, though Tristan's *Marianne* (1636) was one of the great dramatic

[1] The last four paragraphs are for the most part summarized fro chs. vi and vii of Lanson's admirable *Corneille*.

successes of the century. Mairet, the author of *Sophonisbe*, was bitterly envious of Corneille's overshadowing fame. Rotrou, the best of them all, remained true to Corneille. His best tragedies were *Saint Genest* (1646) and *Venceslas* (1647).

III. THE RELIGIOUS DRAMA

In France, as elsewhere, the serious drama had a religious origin, and during the Middle Ages mysteries and moralities flourished. We have seen that these plays were forbidden in 1548, but that nevertheless they were probably still occasionally given. From 1596 to 1638 at least twelve Christian dramas were played in France; mostly, however, in Latin and by schoolboys. Berthelot's Latin tragedy of *Procopius Martyr* (1635) has some analogies with *Polyeucte*. Du Ryer's biblical drama, *Saül*, was played in 1641, but attracted no attention. Corneille, in his *Examen*, cites a number of Latin plays as a justification of *Polyeucte*, — maintaining complete silence on the rich medieval drama, which, if he so much as knew it, he doubtless scorned. After the success of Corneille's masterpiece there were, up to the end of the century, at least eighteen religious plays. Among them were Corneille's bizarre *Théodore* (1645), which fell flat, and deservedly; Rotrou's *Saint Genest* (1646), bearing considerable resemblance to *Polyeucte*, and interesting as an example of the difference between genius and talent; Racine's *Esther* (1689) and *Athalie* (1691), the latter probably his masterpiece. Such plays became rarer as the century advanced and scepticism, under the gloomy bigotry of Louis' declining years, increased. Yet it is curious to note that the best play of Voltaire (whose commentary on *Polyeucte* is a noteworthy instance of complete misunderstanding, largely wilful), *Zaïre* (1732), draws its permanent interest from its Christian theme.

Despite a few brilliant exceptions like *Polyeucte* and *Atha* — *Phèdre* might also be included, — the seventeenth-centu tragedy as a whole was distinctly pagan in inspiration. ignored the medieval Christian drama; it was based on the study of Aristotle and Seneca; it descended from the Renaissance, itself a harking back to pagan antiquity. While there was much irreligion in seventeenth-century France, yet the church was very powerful, full of able and distinguished minds. Outward respect for religion was strong, and one form of this respect consisted in banishing Christianity from the stage.

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles,

wrote Boileau in his *Art poétique* (Chant III, ll. 199–200), voicing the general opinion. To be sure, Boileau, some twenty years later, hailed *Athalie* as Racine's masterpiece.

In bringing out *Polyeucte*, Corneille was going against the taste of his contemporaries, for the medieval mysteries were practically forgotten, and the Latin closet-drama of scholars scarcely counted. Deeply religious himself, and at the same time a master playwright, Corneille doubtless saw in the legend of Saint Polyeuctus material for a noble tragedy, which should be a dramatic masterpiece and one worthy of displaying on the stage the "awful mysteries of a Christian's faith." He was probably influenced in his choice by other things also, such as the success of the Spanish religious plays by the great dramatists Lope and Calderón, with which he was familiar, and the contemporary interest in the subject of divine grace, which plays so large a part in *Polyeucte*.[1]

---

[1] Cf. F. Hémon, *Introduction* to *Polyeucte*; and Horion, *Explication du théâtre français*.

IV. THE QUESTION OF GRACE

The doctrine of divine grace, by which some men are predestined to salvation and others to damnation, is found in St. Paul's epistle to the Romans (ix. 15–21) and in St. Augustine. The famous Dutch theologian Jansen taught the same doctrine in his great work on *Augustinus* (1638). This work was condemned as heretical by the Pope, Urban VIII, in 1642, and in 1653 Innocent X further condemned some of its propositions. The question of grace was therefore much discussed when *Polyeucte* appeared, though the tremendous theological quarrel on the subject, in which Pascal and his Jansenist friends of Port-Royal were to take so prominent a part, and which was to rend all France, did not reach its greatest bitterness until after 1653.

Corneille was very likely influenced by contemporary interest in grace to introduce it in his play, but he certainly had no direct relations with the advocates of the doctrine, the Jansenists. On the contrary, he was educated by their arch-enemies, the Jesuits, and with these he maintained lifelong friendly relations. There is no evidence that the Jansenists approved *Polyeucte*. A gloomy and strait-laced sect, they condemned all dramatic pieces. One of the greatest of them, Nicole, said a novelist or a dramatic poet was "un empoisonneur public, non des corps mais des âmes fidèles." [1]

V. POLYEUCTE

1. Date

The date of the first representation of *Polyeucte* was formerly given as 1640. But the best authorities, — Lanson, Petit de Julleville, Brunetière, — agree that the date was probably 1643;

[1] Cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, L. Ier, ch. vi; and Horion, op. cit.

at the earliest, December, 1642. The strongest proof is a letter, in Latin, of Claude Sarrau, conseiller au Parlement de Paris, in which he writes to Corneille: "Are you planning to add a fourth work to your three excellent and divine plays? I have heard rumors of a certain sacred poem that you are writing; are you engaged upon it? is it completed?" etc. The "tribus eximiis et divinis tuis dramatis [*sic*]" would naturally refer to *le Cid*, *Horace*, *Cinna*; the "aliquo tuo poemate sacro" can scarcely refer to anything but *Polyeucte*. This letter is of December 12, 1642; *Polyeucte*, then, had apparently not been acted at that date. The play was first printed about October 20, 1643.[1]

2. Sources and Historical Elements

In his *Abrégé*, Corneille, with his usual scrupulous exactitude, tells us how much of his tragedy rests on an historical basis, and upon what authorities he has relied. These authorities, to be sure, particularly Metaphrastus, are not unimpeachable. The hagiographers drew upon a Greek text, apparently a homily, probably of the fourth century, which has recently been rediscovered; this text was of course unknown to Corneille. Though the legend of Saint Polyeuctus became confused, various versions representing four saints of that name, there seems really to have been, in the third century, a Polyeuctus, whose martyrdom occurred substantially as related in Surius. His father-in-law, Felix, is there portrayed as having more dignity and feeling than Corneille's character. The elements added in composing the play, a very important part, Corneille himself points out.

It appears to be clearly established that popular tradition and ecclesiastical policy exaggerated the accounts of the persecutions of the early Christians beyond all semblance of truth. One

[1] Cf. Petit de Julleville, edition of *Polyeucte*, pp. 41–48.

theologian speaks of ten million martyrs. In reality, the persecutions were comparatively slight, and came generally from the people, who suspected the Christians of all sorts of crimes, rather than from the government. Ardent zeal, and hence intolerance, was on the part of the Christians; on the part of the pagan government, usually, was tolerant indifference. There were isolated cases of martyrdom of Christians under several Emperors, e.g. Nero, Domitian and Trajan, but genuine official persecution began only under Decius (249–251), and then for reasons of state. (See note on 780.) Even this persecution seems to have been rather mild, though probably more cruel in the provinces than at Rome. Decius was far from being that "Bloodthirsty tiger, pitiless Decius" that Corneille apostrophizes (1125). He was an excellent monarch: "an accomplished prince," Gibbon calls him, "active in war, and affable in peace; who . . . has deserved to be compared, both in life and in death, with the brightest examples of ancient virtue."[1] Yet the fact that Decius was a worthy monarch and that the persecutions were largely imaginary, — a fact, moreover, that Corneille could not have known, — does not diminish the dramatic value of the persecutions as tragic material. Corneille has utilized them most skillfully as a background and a motif for the tragedy.[2]

3. Dramatic Structure, Characters, and Literary Value

Polyeucte is not only the best-constructed of Corneille's plays, but, judged by any standard, is a marvelous example of dramatic skill. The exposition is "clear, natural, and well-distributed. Pauline's dream serves as a point of departure.

[1] *Roman Empire*, Vol. I, ch. ix.

[2] Cf. B. Aubé, *Polyeucte dans l'histoire*; Id., *L'Église et l'État dans la seconde moitié du IIIe siècle*; V. Duruy, *History of Rome*, Vols. V and VII.

It makes the exposition natural by furnishing a motive for Pauline's confiding her secret to Stratonice; it gives it the tragic character."[1] It draws Pauline nearer to Polyeucte at the moment of Sévère's approach. Most of the important scenes of the play are foreshadowed in this dream. The double character of the tragedy, divine and human, is indicated from the beginning. (Act I, scs. i and iii.) The *nœud*, in Act II, is produced by the sacrifice, "which plays a part analogous to that of the dream; it serves as a material bond for the different scenes. The point of departure of the action is the coincidence between the sacrifice which Sévère is to celebrate and the baptism which Polyeucte has just received."[2] The dénouement is not entirely satisfactory. By bringing the divine element of grace into a human drama, Corneille at once enhanced the beauty of his play and increased the difficulties of his plot, for it was introducing an element of chance into a work of logic. (Cf. Faguet, *XVIIe Siècle: Études littéraires*, p. 16.) The sudden conversion of Félix at the end, theologically possible, is dramatically unjustifiable and humanly offensive.

The unities are strictly observed in *Polyeucte*, and without undue strain on the spectators' credulity. Some slight improbabilities in the unities of time and place are prepared for beforehand, and pass unnoticed on the stage. The unity of action is admirably observed. Every deed in the tragedy tends towards one supreme end, the bringing together of the souls of Polyeucte and Pauline in a noble and purified love. The contagious religious enthusiasm of Polyeucte, the chivalrous devotion of Sévère, the pusillanimity of Félix, are means to this end.

The connection of scenes is also handled with consummate skill. Each scene grows naturally and logically out of the

[1] A. Liéby, *Corneille*; ch. on *Polyeucte*. [2] Id., ib.

preceding, each character has obvious reason for entering or leaving the stage. This closely-knit structure of the drama adds greatly to the effect of unity and reality.

Of the characters, despite contemporary opinion, Polyeucte is undoubtedly the greatest; the greatest, probably, that Corneille has created. It has been well said that "Polyeucte is not only a martyr: he is the soul of all Christianity." And, besides martyr and saint, he is a man, noble, magnanimous, and loving. It is the earthly side of his character that prevents him from being cold. Like all Cornelian heroes, he is strong-willed. Had Polyeucte been merely a saint, merely passive, he would not have been dramatic. He is rather a martyr (cf. the title), not yet arrived at saintly beatitude; a neophyte even, in whom human passions still strive for mastery. "Where there is no struggle," says Faguet, "there is no drama." A struggle there is, and a tremendous one, in Polyeucte's heart, between his love for his wife and his love of God. He loves Pauline profoundly to the end, even when earthly love has been merged into love of things divine. Almost his last words are: "Chère Pauline, adieu: conservez ma mémoire." (1680.) His bequeathing Pauline to Sévère revolts our human feelings; but Polyeucte, firmly resolved to die, wishes only to secure the happiness of Pauline. Though so clearly destined to a tragic end, Polyeucte's fate excites in us rather admiration than pity, for he goes straight to the goal that he has chosen, and with him death is but the beginning of felicity.

But slightly lower in the scale of characters, a worthy companion of Polyeucte, is Pauline. The most womanly of Corneille's heroines, she is nevertheless endowed with strong will. Loving Sévère, she marries Polyeucte from filial dutifulness. She comes to admire her husband after his courageous breaking of the idols, and to pity him for his impending doom. Her will, through admiration and pity, leads her to love. Her

final conversion is as much due to love as to any illumination of grace. Pauline, however, is never swept away by a flood of passion; even at her moments of greatest emotion she is mistress of herself. She does not simply plead for the life of her husband; she *argues*, logically and forcibly.[1] "Pauline is not at all *passionate*, in the sense of antiquity," says Sainte-Beuve.[2] "Her love is not the fatal malady with which Dido and Phædra were stricken, nor has she the modern melancholy and dreamy revery of Gretchen, of Ophelia. Reason governs this charming and serious character, a reason capable of every fearless sacrifice, of every sort of delicacy, which, even in extremities, preserves for her a perfect sobriety of expression, a fine simplicity of attitude." Pauline is the connecting link between Polyeucte, essentially divine, and Sévère, essentially human.

Sévère, by his delicacy, chivalry, and magnanimity, figures worthily beside the noble pair of protagonists. He represents the ideal of the seventeenth century, the *honnête homme*. (Cf. note on 182.) With his love for Pauline, he gives the human side of the drama. He is the only one of the principal characters not touched by grace. We are led to suppose that he too may be converted some day (cf. 1795–1797); but he says immediately after, "J'approuve cependant que chacun ait ses dieux." He seems to be a polished and high-minded sceptic, a type that was doubtless common in the third century, when paganism was dying and when Christianity had as yet won but a small fraction of the upper classes.

Félix suffers by comparison with three such lofty characters. So selfish, hypocritical, and pusillanimous is he, that we are inclined to condemn him as utterly despicable. Corneille, on

[1] See Act III, sc. iii; Act IV, sc. iii; Act IV, sc. v.

[2] Loc. cit.

the other hand, judges him with surprising leniency. "We indeed conceive some aversion for him, . . . but this aversion . . . does not prevent his miraculous conversion, at the end of the piece, from reconciling the audience with him completely."[1] Sarcey well describes him: "Félix is the most perfect type ever put upon the stage of the office-holder who would sacrifice everything, honor, virtue, dignity, to keep his position. He is not a wicked man. At bottom, he is a respectable citizen who adores his daughter, who loves his son-in-law, who would sacrifice everything in the world to his family, but who also finds it perfectly natural to sacrifice them to his title of prefect."[2]

Néarque, who disappears after the second act, adds to the Christian element. He serves chiefly to aid in the development of Polyeucte's rôle. His proselyting in the first scene brings about Polyeucte's baptism, which in turn leads ultimately to Polyeucte's death. Of the secondary characters, Fabian is the most colorless. The other two have more individuality than is customary with the confidants. Albin, clear-sighted and kind-hearted, makes a good foil for the shallow machiavelianism and ferocious egotism of his master Félix. Stratonice, credulous and violent, typifies the instincts and prejudices of the lower classes.

Polyeucte is the last of Corneille's four greatest plays. Of more mature genius than *le Cid*, better constructed than *Horace*, more profoundly tragic than *Cinna*, it may justly be considered his masterpiece. "*Polyeucte*," says Lemaître,[3] "is probably that drama of Corneille which contains the most human truth." Brunetière similarly comments: "Few plays

---

[1] *Discours de la tragédie; Œuvres*, T. I, p. 64.

[2] *Quarante ans de théâtre*, p. 64.

[3] In Petit de Julleville's *Hist. de la langue et de la litt. franç.*, T. IV, p. 286.

are more interesting than those which, like *le Cid* or *Polyeucte*, bear upon some one of those questions which interest all mankind."[1] Faguet concludes his essay on Corneille by saying: "*Polyeucte* is the Christian idea opposed to the philosophy of enlightened good sense (Sévère), to worldly interests (Félix), to family ideas (Pauline).... There is perhaps no drama which opens up about it vaster perspectives, or which penetrates deeper into the human soul."[2]

4. History of the Play

The success of *Polyeucte*, we know from Corneille's own testimony (*Examen*) and that of the Frères Parfaict,[3] was very considerable, though perhaps less than that of inferior plays. Its success, in spite of Corneille's remark that *Polyeucte* "satisfied both the pious and the fashionable," seems to have been chiefly with neither, but with the people. The pious did not approve of the presentation of Christianity on the stage, nor did the connoisseurs, the habitués of the Hôtel de Rambouillet, for example. Racine did not speak of it in his "discours académique" on Corneille; Boileau nowhere mentions it; Corneille himself preferred others of his works. But posterity has reversed their judgment.

The seventeenth and eighteenth centuries saw the chief beauty and significance of the play in the rôle of Sévère and his love for Pauline. This was in harmony with their social ideals and philosophical ideas. Saint-Évremond in the seventeenth century, Voltaire in the eighteenth, speak slightingly of the part of Polyeucte. Even in the nineteenth, the great tragedian Talma disdained any part except that of Sévère. But

[1] *Études critiques*, Série VI, p. 134.
[2] *XVIIe Siècle: Études littéraires.*
[3] *Histoire du théâtre français*, T. VI, p. 121.

with the reawakening of religious ideas in the nineteenth century, hastened by Chateaubriand's *Génie du christianisme* (1802), the play again gradually assumed its true significance as a Christian drama, dominated from beginning to end by the towering figure of Polyeucte, the Martyr.[1]

BIBLIOGRAPHICAL NOTE

EDITIONS OF CORNEILLE

Œuvres, éd. Grands Écrivains, 12 v. 1862.
Œuvres, éd. Voltaire. Geneva, 1764 ; Paris, 1817, etc.
Théâtre Choisi, éd. P. et G. Jacquinet. 1897.

EDITIONS OF *POLYEUCTE*

Éd. F. Hémon. 1887.
Éd. Petit de Julleville. 1902.

BIBLIOGRAPHY

É. Picot, *Bibliographie cornélienne*. 1876.

LEXICONS, DICTIONARIES, WORKS ON LANGUAGE AND VERSIFICATION

F. Godefroy, *Lexique comparée de la langue de Corneille et de la langue du XVIIe siècle en général*. 2 v. 1862.
Ch. Marty-Laveaux, *Lexique de la langue de Corneille*. 1868. (Forming the last two volumes of the *Gr. Écriv.* ed. Superior to Godefroy.)

---

[1] Corneille added the sub-title of "tragédie *chrétienne*" to the fourth edition, as if to emphasize this intention. — Note that Polyeucte appears in eleven scenes, and has 383 lines; Sévère in only six scenes, and has only 240½ lines.

Lexiques of Malherbe, Molière, La Fontaine, and Racine, in the *Gr. Écriv.* ed.

J. NICOT, *Thresor de la langue francoyse.* 1606.

R. COTGRAVE, *A Dictionarie of the French and English Tongues.* 1611, 1632, 1673.

P. RICHELET, *Dictionnaire françois.* 1680, 1719, etc.

A. FURETIÈRE, *Dictionaire universel.* 3 v. 1690.

F. POMEY, *Le Dictionaire royal.* 1691.

Le Dictionaire de l'Académie françoise. 2 v. 1694. (Reprint. Lille, 1901.)

G. MÉNAGE, *Dictionaire étymologique de la langue françoise.* 1694.

C. VAUGELAS, *Remarques sur la langue françoise.* 2 v. 1647. (Reprint. Versailles, 1880).

G. MÉNAGE, *Observations sur la langue françoise.* 1672.

CH. MARTY-LAVEAUX, *Études de langue française.* (XVIe et XVIIe siècles.) 1901.

A. HAASE, *Syntaxe française du XVIIe siècle.* 1898.

M. SOURIAU, *L'Évolution du vers français au XVIIe siècle.* 1893.

GENERAL REFERENCES

F. BRUNETIÈRE, *Les Époques du théâtre français.* 1892.

Id., *Études critiques*, 2e, 4e, 6e, 7e Séries. 1889, 1891, 1899, 1903.

É. FAGUET, *XVIIe Siècle: Études Littéraires.* 1901.

Id., *Drame ancien, drame moderne.* 1903.

F. GUIZOT, *Corneille et son temps.* 1858.

G. LANSON, *Corneille.* 1898. (The most useful single work on Corneille.)

J. LEMAÎTRE, *Corneille et la Poétique d'Aristote.* 1888.

LESSING, *Hamburgische Dramaturgie*, 2. 1767.

A. LIÉBY, *Corneille.* 1892.

H. PARIGOT, *Génie et métier.* 1894.

A. SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, T. I. 1864.

See also references in Introduction and Notes.

POLYEUCTE, MARTYR

A LA REINE RÉGENTE

MADAME,

Quelque connaissance que j'aye de ma faiblesse, quelque profond respect qu'imprime Votre Majesté dans les âmes de ceux qui l'approchent, j'avoue que je me jette à ses pieds sans timidité et sans défiance, et que je me tiens assuré de lui plaire parce que je suis assuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'est qu'une pièce de théâtre que je lui présente, mais qui l'entretiendra de Dieu : la dignité de la matière est si haute, que l'impuissance de l'artisan ne la peut ravaler ; et votre âme royale se plaît trop à cette sorte d'entretien pour s'offenser des défauts d'un ouvrage où elle rencontrera les délices de son cœur. C'est par là, MADAME, que j'espère obtenir de VOTRE MAJESTÉ le pardon du long temps que j'ai attendu à lui rendre cette sorte d'hommages. Toutes les fois que j'ai mis sur notre scène des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paraître devant Elle, quand j'ai considéré qu'avec quelque soin que je les pusse choisir dans l'histoire, et quelques ornements dont l'artifice les pût enrichir, elle en voyait de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choses proportionnées, il fallait aller à la plus haute espèce, et n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une reine très chrétienne, et qui l'est beaucoup plus encore par ses actions que par son titre, à moins que de lui offrir un portrait des vertus chrétiennes dont l'amour et la gloire de Dieu formassent les plus beaux traits, et qui rendît les plaisirs qu'elle y pourra prendre aussi propres à exercer sa piété

qu'à délasser son esprit. C'est à cette extraordinaire et admirable piété, MADAME, que la France est redevable des bénédictions qu'elle voit tomber sur les premières armes de son roi ; les heureux succès qu'elles ont obtenus en sont les rétributions éclatantes, et des coups du ciel, qui répand abondamment sur tout le royaume les récompenses et les grâces que VOTRE MAJESTÉ a méritées. Notre perte semblait infaillible après celle de notre grand monarque ; toute l'Europe avait déjà pitié de nous, et s'imaginait que nous nous allions précipiter dans un extrême désordre, parce qu'elle nous voyait dans une extrême désolation : cependant la prudence et les soins de VOTRE MAJESTÉ, les bons conseils qu'elle a pris, les grands courages qu'elle a choisis pour les exécuter, ont agi si puissamment dans tous les besoins de l'État, que cette première année de sa régence a non seulement égalé les plus glorieuses de l'autre règne, mais a même effacé, par la prise de Thionville, le souvenir du malheur qui, devant ses murs, avait interrompu une si longue suite de victoires. Permettez que je me laisse emporter au ravissement que me donne cette pensée, et que je m'écrie dans ce transport :

Que vos soins, grande Reine, enfantent de miracles !
Bruxelles et Madrid en sont tous interdits ;
Et si notre Apollon me les avait prédits,
J'aurais moi-même osé douter de ses oracles.

Sous vos commandements, on force tous obstacles ;
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis,
Et par des coups d'essai vos États agrandis
Des drapeaux ennemis font d'illustres spectacles.

La victoire elle-même accourant à mon roi,
Et mettant à ses pieds Thionville et Rocroi,
Fait retentir ces vers sur les bords de la Seine :

« France, attends tout d'un règne ouvert en triomphant,
Puisque tu vois déjà les ordres de ta reine
Faire un foudre en tes mains des armes d'un enfant. »

Il ne faut point douter que des commencements si merveilleux ne soient soutenus par des progrès encore plus étonnants. Dieu ne laisse point ses ouvrages imparfaits : il les achèvera, MADAME, et rendra non seulement la régence de VOTRE MAJESTÉ, mais encore toute sa vie, un enchaînement continuel de prospérités. Ce sont les vœux de toute la France, et ce sont ceux que fait avec plus de zèle,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidèle serviteur et sujet,
CORNEILLE.

ABRÉGÉ
DU MARTYRE
DE SAINT POLYEUCTE

ÉCRIT PAR SIMÉON MÉTAPHRASTE ET RAPPORTÉ PAR SURIUS

L'ingénieuse tissure des fictions avec la vérité, où consiste le plus beau secret de la poésie, produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des esprits qui la voient. Les uns se laissent si bien persuader à cet enchaînement, qu'aussitôt qu'ils ont remarqué quelques événements véritables, ils s'imaginent la même chose des motifs qui les font naître et des circonstances qui les accompagnent; les autres, mieux avertis de notre artifice, soupçonnent de fausseté tout ce qui n'est pas de leur connaissance; si bien que, quand nous traitons quelque histoire écartée dont ils ne trouvent rien dans leur souvenir, ils l'attribuent tout entière à l'effort de notre imagination, et la prennent pour une aventure de roman.

L'un et l'autre de ces effets serait dangereux en cette rencontre : il y va de la gloire de Dieu, qui se plaît dans celle de ses saints, dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre théâtre par sa représentation, nous y profanerions la sainteté de leurs souffrances, si nous permettions que la crédulité des uns et la défiance des autres, également abusées par ce mélange, se

méprissent également en la vénération qui leur est due, et que les premiers la rendissent mal à propos à ceux qui ne la méritent pas, cependant que les autres la dénieraient à ceux à qui elle appartient.

Saint Polyeucte est un martyr dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris le nom à la comédie qu'à l'église. Le *Martyrologe romain* en fait mention sur le 13e de février, mais en deux mots, suivant sa coutume; Baronius, dans ses *Annales*, n'en dit qu'une ligne; le seul Surius, ou plutôt Mosander, qui l'a augmenté dans les dernières impressions, en rapporte la mort assez au long sur le 9e de janvier; et j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la représentation agréable, afin que le plaisir pût insinuer plus doucement l'utilité, et lui servir comme de véhicule pour la porter dans l'âme du peuple, il est juste aussi de lui donner cette lumière, pour démêler la vérité d'avec ses ornements, et lui faire reconnaître ce qui lui doit imprimer du respect comme saint, et ce qui le doit seulement divertir comme industrieux. Voici donc ce que ce dernier nous apprend:

Polyeucte et Néarque étaient deux cavaliers étroitement liés ensemble d'amitié; ils vivaient en l'an 250, sous l'empire de Décius; leur demeure était dans Mélitène, capitale d'Arménie; leur religion différente: Néarque étant chrétien, et Polyeucte suivant encore la secte des gentils, mais ayant toutes les qualités dignes d'un chrétien, et une grande inclination à le devenir. L'Empereur ayant fait publier un édit très rigoureux contre les chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non pour la crainte des supplices dont il était menacé, mais pour l'appréhension qu'il eut que leur amitié ne souffrît quelque séparation ou refroidissement par cet édit, vu les peines qui y étaient proposées à ceux

de sa religion, et les honneurs promis à ceux du parti contraire. Il en conçut un si profond déplaisir, que son ami s'en aperçut; et l'ayant obligé de lui en dire la cause, il prit de là occasion de lui ouvrir son cœur. « Ne craignez point, lui dit-il, que l'édit de l'Empereur nous désunisse; 5 j'ai vu cette nuit le Christ que vous adorez; il m'a dépouillé d'une robe sale pour me revêtir d'une autre toute lumineuse, et m'a fait monter sur un cheval ailé pour le suivre: cette vision m'a résolu entièrement à faire ce qu'il y a longtemps que je médite; le seul nom de chrétien me manque, et 10 vous-même, toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Messie, vous avez pu remarquer que je vous ai toujours écouté avec respect; et quand vous m'avez lu sa vie et ses enseignements, j'ai toujours admiré la sainteté de ses actions et de ses discours. O Néarque! si je ne me croyais point 15 indigne d'aller à lui sans être initié de ses mystères et avoir reçu la grâce de ses sacrements, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour sa gloire et le soutien de ses éternelles vérités! » Néarque l'ayant éclairci du scrupule où il était par l'exemple du bon larron, qui en un moment 20 mérita le ciel, bien qu'il n'eût pas reçu le baptême, aussitôt notre martyr, plein d'une sainte ferveur, prend l'édit de l'Empereur, crache dessus, et le déchire en morceaux qu'il jette au vent; et voyant des idoles que le peuple portait sur les autels pour les adorer, il les arrache à ceux qui les 25 portaient, les brise contre terre, et les foule aux pieds, étonnant tout le monde et son ami même, par la chaleur de ce zèle, qu'il n'avait pas espéré.

Son beau-père Félix, qui avait la commission de l'Empereur pour persécuter les chrétiens, ayant vu lui-même ce 30 qu'avait fait son gendre, saisi de douleur de voir l'espoir et l'appui de sa famille perdus, tâche d'ébranler sa constance, premièrement par de belles paroles, ensuite par des

menaces, enfin par des coups qu'il lui fait donner par ses bourreaux sur tout le visage; mais, n'en ayant pu venir à bout, pour dernier effort il lui envoie sa fille Pauline, afin de voir si ses larmes n'auraient point plus de pouvoir sur l'esprit d'un mari que n'avaient eu ses artifices et ses rigueurs. Il n'avance rien davantage par là; au contraire, voyant que sa fermeté convertissait beaucoup de païens, il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté sur l'heure; et le saint martyr, sans autre baptême que de son sang, s'en alla prendre possession de la gloire que Dieu a promise à ceux qui renonceraient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà, en peu de mots, ce qu'en dit Surius. Le songe de Pauline, l'amour de Sévère, le baptême effectif de Polyeucte, le sacrifice pour la victoire de l'Empereur, la dignité de Félix, que je fais gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la conversion de Félix et de Pauline, sont des inventions et des embellissements de théâtre. La seule victoire de l'Empereur contre les Perses a quelque fondement dans l'histoire; et sans chercher d'autres auteurs, elle est rapportée par M. Coëffeteau dans son *Histoire romaine*; mais il ne dit pas, ni qu'il leur imposa tribut, ni qu'il envoya faire des sacrifices de remercîment en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidents et ces particularités selon l'art, ou non, les savants en jugeront: mon but ici n'est pas de les justifier, mais seulement d'avertir le lecteur de ce qu'il en peut croire.

EXAMEN

Ce martyre est rapporté par Surius sur le 9e de janvier. Polyeucte vivait en l'année 250, sous l'empereur Décius. Il était Arménien, ami de Néarque, et gendre de Félix, qui avait la commission de l'Empereur pour faire exécuter ses édits contre les chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire chrétien, il déchira ces édits qu'on publiait, arracha les idoles des mains de ceux qui les portaient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, et perdit la vie par l'ordre de son beau-père, sans autre baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'histoire ; le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix gouverneur d'Arménie, et ai pratiqué un sacrifice public, afin de rendre l'occasion plus illustre, et donner un prétexte à Sévère de venir en cette province, sans faire éclater son amour avant qu'il en eût l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté, et n'a aucun mélange de faiblesse. J'en ai déjà parlé ailleurs ; et pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajouterai ici que Minturnus, dans son *Traité du Poète*, agite cette question *si la Passion de Jésus-Christ et les martyres des saints doivent être exclus du théâtre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté*, et résout en ma faveur. Le célèbre Heinsius, qui non-seulement a

traduit la *Poétique* de notre philosophe, mais a fait un *Traité de la constitution de la tragédie* selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyre des Innocents. L'illustre Grotius a mis sur la scène la Passion même de Jésus-Christ et l'histoire de Joseph ; et le savant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephté, et de la mort de saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ai hasardé ce poème, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'histoire en quelque chose, et d'y mêler des épisodes d'invention : aussi m'était-il plus permis sur cette matière qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des saints, et nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le théâtre, que sur ce que nous empruntons des autres histoires ; mais nous devons une foi chrétienne et indispensable à tout ce qui est dans la Bible, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvu qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le Saint-Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs poèmes ; mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour notre théâtre, et ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé : les anges qui bercent l'enfant Jésus, et l'ombre de Mariane avec les furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agréments qu'il n'a pas trouvés dans l'Évangile. Je crois même qu'on en peut supprimer quelque chose, quand il y a apparence qu'il ne plairait pas sur le théâtre, pourvu qu'on ne mette rien en la place ; car alors ce serait changer l'histoire, ce que le respect que nous devons à l'Écriture ne permet point. Si j'avais à y exposer celle de David et de Bersabée, je ne décrirais pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image

de cette nudité ne fît une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur ; mais je me contenterais de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle manière cet amour se serait emparé de son cœur.

Je reviens à *Polyeucte*, dont le succès a été très heureux. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna* et de *Pompée*, mais il a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. L'unité d'action, et celles de jour et de lieu, y ont leur justesse ; et les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernières se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter de cette faveur que l'auditeur nous doit toujours, quand l'occasion s'en offre, en reconnaissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que si nous appliquons ce poème à nos coutumes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévère ; et cette précipitation sortira du vraisemblable par la nécessité d'obéir à la règle. Quand le roi envoie ses ordres dans les villes pour y faire rendre des actions de grâces pour ses victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du ciel, on ne les exécute pas dès le jour même ; mais aussi il faut du temps pour assembler le clergé, les magistrats et les corps de ville, et c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos acteurs n'avaient ici aucune de ces assemblées à faire.

Il suffisait de la présence de Sévère et de Félix, et du ministère du grand prêtre ; ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice en un autre jour. D'ailleurs, comme Félix craignait ce favori, qu'il croyait irrité du mariage de sa fille, il était bien aise de lui donner le

moins d'occasion de tarder qu'il lui était possible, et de tâcher, durant son peu de séjour, à gagner son esprit par une prompte complaisance, et montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontés de l'Empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est assez exacte, puisque tout s'y passe dans une salle ou antichambre commune aux appartements de Félix et de sa fille. Il semble que la bienséance y soit un peu forcée pour conserver cette unité au second acte, en ce que Pauline vient jusque dans cette antichambre pour trouver Sévère, dont elle devrait attendre la visite dans son cabinet. A quoi je réponds qu'elle a eu deux raisons de venir au-devant de lui : l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son père redoutait l'indignation, et qu'il lui avait commandé d'adoucir en sa faveur ; l'autre, pour rompre aisément la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne voulait pas la quitter à sa prière, et se délivrer, par cette retraite, d'un entretien dangereux pour elle, ce qu'elle n'eût pu faire, si elle eût reçu sa visite dans son appartement.

Sa confidence avec Stratonice, touchant l'amour qu'elle avait eu pour ce cavalier, me fait faire une réflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup sur nos théâtres, d'affections qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le secret justement au jour de l'action qui se présente, et non-seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraisemblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le spectateur en les faisant apprendre par un des acteurs à l'autre ; mais il faut prendre garde avec soin que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer

jusque-là aussi bien que le spectateur, et que quelque occasion tirée du sujet oblige celui qui les récite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si longtemps. L'Infante, dans *le Cid*, avoue à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui, et l'aurait pu faire un an ou six mois plus tôt. Cléopâtre, dans *Pompée*, ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion ; elle lui conte la passion de César pour elle, et comme

> Chaque jour ses courriers
> Lui portent en tribut ses vœux et ses lauriers.

Cependant, comme il ne paraît personne avec qui elle aye plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'était elle-même dont cette reine se servait pour introduire ces courriers, et qu'ainsi elle devait savoir déjà tout ce commerce entre César et sa maîtresse. Du moins il fallait marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jusque-là tout ce qu'elle lui apprend, et de quel autre ministère cette princesse s'était servie pour recevoir ces courriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble, et les sujets qu'elle a de s'en alarmer, et comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant, et qu'elle ne lui eût jamais révélé son secret sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plus tôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avais personne pour la faire ni pour l'écouter, que des païens qui ne la pouvaient ni écouter ni faire, que comme ils avaient fait et écouté celle de Néarque, ce qui aurait été une répétition et marque de stérilité, et en outre n'aurait pas répondu à la dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connaître

par un saint emportement de Pauline, que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grâce dans une bouche indigne de le prononcer. Félix son père se convertit après elle ; et ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres, qu'elles ne sortent point de la vraisemblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événements rares et singuliers qu'on ne peut tirer en exemple ; et elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévère et de Pauline, que sans cela j'aurais eu bien de la peine à retirer du théâtre dans un état qui rendît la pièce complète, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'auditeur.

ACTEURS

FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie.
POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.
SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.
NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte.
PAULINE, fille de Félix et femme de Polyeucte.
STRATONICE, confidente de Pauline.
ALBIN, confident de Félix.
FABIAN, domestique de Sévère.
CLÉON, domestique de Félix.
TROIS GARDES.

La scène est à Mélitène, capitale d'Arménie,
dans le palais de Félix.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

POLYEUCTE, NÉARQUE

NÉARQUE

Quoi? vous vous arrêtez aux songes d'une femme!
De si faibles sujets troublent cette grande âme!
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé!

POLYEUCTE

Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance 5
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit;
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme:
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme,[1] 10
Quand après un long temps qu'elle a su nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée;
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais, 15
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes;
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes;
Et mon cœur, attendri sans être intimidé,

[1] *Var.* Ni le juste pouvoir qu'elle prend sur une âme, (1643-56.)

N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé. 20
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante?[1]
Par un peu de remise épargnons son ennui,
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

NÉARQUE

Avez-vous cependant une pleine assurance 25
D'avoir assez de vie ou de persévérance?
Et Dieu,[2] qui tient votre âme et vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain?[3]
Il est toujours tout juste et tout bon; mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace; 30
Après certains moments que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare:[4]
Le bras qui la versait en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien 35
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
Celle qui vous pressait de courir au baptême,
Languissante déjà, cesse d'être la même,

---

[1] *Var.* Pour ne rien déférer aux soupirs d'une amante?
Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui;
Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.
NÉAR. Oui, mais où prenez-vous l'infaillible assurance
(1643–56.)

[2] *Var.* Ce Dieu, . . . (1643–56.)

[3] *Var.* Vous a-t-il assuré du pouvoir de demain? (1643.)
Var. Vous a-t-il assuré de le pouvoir demain? (1648–56.)

[4] *Var.* Le bras qui la versait s'arrête et se courrouce;
Notre cœur s'endurcit, et sa pointe s'émousse,
Et cette sainte ardeur qui nous emporte au bien
Tombe sur un rocher, et n'opère plus rien. (1643–56.)

Et pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,
Sa flamme se dissipe, et va s'évanouir. 40

POLYEUCTE

Vous me connaissez mal : la même ardeur me brûle,
Et le désir s'accroît quand l'effet se recule.
Ces pleurs, que je regarde avec un œil d'époux,
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous ;
Mais pour en recevoir le sacré caractère, 45
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,
Et qui purgeant notre âme et dessillant nos yeux,[1]
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux,
Bien que[2] je le préfère aux grandeurs d'un empire,
Comme le bien suprême et le seul où j'aspire, 50
Je crois, pour satisfaire un juste et saint amour,
Pouvoir un peu remettre, et différer d'un jour.

NÉARQUE

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse :
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler, 55
Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer ;
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre ;
Et ce songe rempli[3] de noires visions
N'est que le coup d'essai de ses illusions : 60
Il met tout en usage, et prière, et menace ;
Il attaque toujours, et jamais ne se lasse ;

---

[1] *Var.* Et d'un rayon divin nous dessillant les yeux, (1643–56.)
[2] *Var.* Quoique . . . (1643–56.)
[3] *Var.* Ce songe si rempli . . . (1643–56.)

Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.
Rompez ses premiers coups ; laissez pleurer Pauline. 65
Dieu ne veut point d'un cœur où[1] le monde domine,
Qui regarde en arrière, et douteux en son choix,
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne?

NÉARQUE

Nous pouvons tout aimer : il le souffre, il l'ordonne ; 70
Mais à vous dire tout, ce seigneur des seigneurs[2]
Veut le premier amour et les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer[3] qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang, 75
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite,[4]
Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite !
Je ne puis vous parler[5] que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux, 80
Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

---

[1] *Var.* Dieu ne veut point d'un cœur que . . . (1643–56.)
[2] *Var.* Mais ce grand roi des rois, ce seigneur des seigneurs (1643–56.)
[3] *Var.* Il ne faut rien aimer . . . (1654 et 1656.)
[4] *Var.* Mais que vous êtes loin de cette amour parfaite, (1643–68.)
[5] *Var.* Je ne vous puis parler . . . (1643–56.)

POLYEUCTE

Vous ne m'étonnez point : la pitié qui me blesse 85
Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de faiblesse.[1]
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort :
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort ;
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices, 90
Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE

Oui, j'y cours, cher Néarque ;
Je brûle d'en porter la glorieuse marque ;
Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir, 95
Tant ce songe la trouble ! à me laisser sortir.

NÉARQUE

Votre retour pour elle en aura plus de charmes ;
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes ;
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux. 100
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE

Apaisez donc sa crainte,
Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.
Elle revient.

---

[1] *Var.* Est grandeur de courage aussitôt que faiblesse.
(1643 et 1648 in-4°.)
Var. Digne des plus grands cœurs, n'est rien moins que faiblesse.
(1648 in-12 et 1652–56.)

NÉARQUE

Fuyez.

POLYEUCTE

Je ne puis.

NÉARQUE

Il le faut :
Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue, 105
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

SCÈNE II

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE

POLYEUCTE

Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, Pauline ; adieu :
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ? 110

POLYEUCTE

Il y va de bien plus.

PAULINE

Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE

Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret ;
Mais enfin il le faut.

PAULINE

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE

Je vous aime,
Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même ;
Mais . . .

PAULINE

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir ! 115
Vous avez des secrets que je ne puis savoir !
Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE

Un songe vous fait peur !

PAULINE

Ses présages sont vains,
Je le sais ; mais enfin je vous aime, et je crains. 120

POLYEUCTE

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance ;
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

SCÈNE III

PAULINE, STRATONICE

PAULINE

Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite 125
Au-devant de la mort que les Dieux m'ont prédite ;
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.

Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes :[1]
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes ; 130
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, et des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amants, nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines ;[2]
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour. 135

STRATONICE

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour ;
S'il ne vous traite ici d'entière confidence,
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence ;
Sans vous en affliger, présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi ; 140
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,
Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas.
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses ; 145
Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses,
Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine :
Il est Arménien, et vous êtes Romaine, 150
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions :
Un songe en notre esprit passe pour ridicule,
Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule ;
Mais il passe dans Rome avec autorité 155
Pour fidèle miroir de la fatalité.

---

[1] *Var.* Voilà, ma Stratonice, en ce siècle où nous sommes
Notre empire absolu sur les esprits des hommes ; (1643-56.)

[2] *Var.* Et jusqu'à la conquête ils nous traitent en reines ; (1643-60.)

PAULINE

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne,[1]
Je crois que ta frayeur égalerait la mienne,
Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit,
Si je t'en avais fait seulement le récit. 160

STRATONICE

A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE

Écoute ; mais il faut te dire davantage,
Et que pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma faiblesse et mes autres amours :
Une femme d'honneur peut avouer sans honte 165
Ces surprises des sens que la raison surmonte ;
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.
Dans Rome, où je naquis, ce malheureux visage
D'un chevalier romain captiva le courage ; 170
Il s'appelait Sévère : excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

STRATONICE

Est-ce lui qui naguère aux dépens de sa vie
Sauva des ennemis votre empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains, 175
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains?
Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître,
On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître ;

---

[1] *Var.* Le mien est bien étrange, et quoique Arménienne, (1643–56.)
Var. Quelque peu de crédit qu'entre vous . . . (1660–64.)

A qui Décie enfin, pour des exploits si beaux,
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux? 180

PAULINE

Hélas! c'était lui-même, et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme.
Puisque tu le connais, je ne t'en dirai rien.
Je l'aimai, Stratonice: il le méritait bien;
Mais que sert le mérite où manque la fortune? 185
L'un était grand en lui, l'autre faible et commune;
Trop invincible obstacle, et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant!

STRATONICE

La digne occasion d'une rare constance!

PAULINE

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance. 190
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère,
J'attendais un époux de la main de mon père,
Toujours prête à le prendre; et jamais ma raison 195
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison.
Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée;
Je ne lui cachais point combien j'étais blessée:
Nous soupirions ensemble, et pleurions nos malheurs;
Mais au lieu d'espérance, il n'avait que des pleurs; 200
Et malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon père et mon devoir étaient inexorables.
Enfin je quittai Rome et ce parfait amant,
Pour suivre ici mon père en son gouvernement;
Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée 205

Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.
Le reste, tu le sais : mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux ;
Et comme il est ici le chef de la noblesse,
Mon père fut ravi qu'il me prît pour maîtresse, 210
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable et plus considéré :
Il approuva sa flamme, et conclut l'hyménée ;
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,
Je donnai par devoir à son affection 215
Tout ce que l'autre avait par inclination.
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
Dont en ce triste jour tu me vois l'âme atteinte.[1]

STRATONICE

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez.
Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmés ? 220

PAULINE

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire 225
Qui retranchant sa vie, assurent sa mémoire ;
Il semblait triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue :
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due, 230
Ingrate, m'a-t-il dit ; et ce jour expiré,

---

[1] *Var.* Dont encore pour lui tu me vois l'âme atteinte.
STRAT. Je crois que vous l'aimez autant qu'on peut aimer.
Mais quel songe, après tout, a pu vous alarmer ? (1643-56.)

Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots, j'ai frémi, mon âme s'est troublée ;
Ensuite des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal, 235
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père ;
Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespère,
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein : 240
Là ma douleur trop forte a brouillé ces images ;
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué :
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE

Il est vrai qu'il est triste ; 245
Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste :
La vision, de soi, peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur.
Pouvez-vous craindre un mort? pouvez-vous craindre un père
Qui chérit votre époux, que votre époux révère, 250
Et dont le juste choix vous a donnée à lui,
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui?

PAULINE

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes ;
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes,
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé 255
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRATONICE

Leur secte est insensée, impie, et sacrilège,
Et dans son sacrifice use de sortilège ;

Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels :
Elle n'en veut qu'aux Dieux, et non pas aux mortels. 260
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure, et meurent avec joie ;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE

Tais-toi, mon père vient.

SCÈNE IV

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE

FÉLIX

Ma fille, que ton songe [1] 265
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge ! [2]
Que j'en crains les effets, qui semblent s'approcher !

PAULINE

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ? [3]

FÉLIX

Sévère n'est point mort.

PAULINE

Quel mal nous fait sa vie ?

FÉLIX

Il est le favori de l'empereur Décie. 270

---

[1] *Var.* Que depuis peu ton songe (1648 in-12 et 1652–56.)

[2] *Var.* En d'étranges frayeurs depuis un peu me plonge ! (1643 et 1648 in-4°.)

[3] *Var.* De grâce, apprenez-moi ce qui vous peut toucher. (1643 et 1648 in-4°.)

PAULINE

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis ;
Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX

Il vient ici lui-même.

PAULINE

Il vient !

FÉLIX

Tu le vas voir. 275

PAULINE

C'en est trop ; mais comment le pouvez-vous savoir ?

FÉLIX

Albin l'a rencontré dans la proche campagne ;
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang et son crédit ;
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit. 280

ALBIN

Vous savez quelle fut cette grande journée,
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Où l'Empereur captif, par sa main dégagé,
Rassura son parti déjà découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre ; 285
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,
Après qu'entre les morts on ne le put trouver :
Le roi de Perse aussi l'avait fait enlever.

Témoin de ses hauts faits et de son grand courage,[1]
Ce monarque en voulut connaître le visage ; 290
On le mit dans sa tente, où tout percé de coups,
Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux ;[2]
Là bientôt il montra quelque signe de vie :
Ce prince généreux en eut l'âme ravie,[3]
Et sa joie, en dépit de son dernier malheur, 295
Du bras qui le causait honora la valeur ;
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète ;
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,[4]
Il offrit dignités, alliance, trésors,
Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts. 300
Après avoir comblé ses refus de louange,
Il envoie à Décie en proposer l'échange ;
Et soudain l'Empereur, transporté de plaisir,
Offre au Perse son frère et cent chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévère 305
De sa haute vertu recevoir le salaire ;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire :
Lui seul rétablit l'ordre, et gagne la victoire, 310
Mais si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.
L'Empereur, qui lui montre une amour infinie,[5]

---

[1] *Var.* Témoin de ses hauts faits, encor qu'à son dommage,
Il en voulut tout mort connaître le visage ; (1643-56.)

[2] *Var.* Chacun plaignit son sort, bien qu'il en fût jaloux. (1643-56.)

[3] *Var.* Ce généreux monarque en eut l'âme ravie,
Et vaincu qu'il était, oublia son malheur,
Pour dans son auteur même honorer la valeur ; (1643-56.)

[4] *Var.* Et comme au bout du mois sa santé fut parfaite, (1664 in-8°.)

[5] *Var.* L'Empereur lui témoigne une amour infinie
Et ravi du succès, l'envoie en Arménie. (1643-56.)

Après ce grand succès l'envoie en Arménie ;
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux, 315
Et par un sacrifice en rendre hommage aux Dieux.[1]

FÉLIX

O ciel ! en quel état ma fortune est réduite !

ALBIN

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite,
Et j'ai couru, Seigneur, pour vous y disposer.

FÉLIX

Ah ! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser : 320
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose ;
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE

Cela pourrait bien être : il m'aimait chèrement.

FÉLIX

Que ne permettra-t-il à son ressentiment?
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance 325
Une juste colère avec tant de puissance?
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE

Il est trop généreux.

FÉLIX

Tu veux flatter en vain un père malheureux :
Il nous perdra, ma fille. Ah ! regret qui me tue
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue ! 330

[1] *Var.* Et par un sacrifice en rendre grâce aux Dieux. (1643-56.)

Ah ! Pauline, en effet, tu m'as trop obéi ;
Ton courage était bon, ton devoir l'a trahi.
Que ta rébellion m'eût été favorable !
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui 335
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui ;
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAULINE

Moi, moi ! que je revoie un si puissant vainqueur,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur ! 340
Mon père, je suis femme, et je sais ma faiblesse ;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.
Je ne le verrai point.

FÉLIX

Rassure un peu ton âme. 345

PAULINE

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme ;
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu.[1]
Je ne le verrai point.

FÉLIX

Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton père et toute ta famille. 350

PAULINE

C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez ;
Mais voyez les périls où vous me hasardez.

---

[1] *Var.* Je ne me réponds pas de toute ma vertu. (1643–60.)

FÉLIX

Ta vertu m'est connue.

PAULINE

Elle vaincra sans doute ;
Ce n'est pas le succès que mon âme redoute :
Je crains ce dur combat et ces troubles puissants 355
Que fait[1] déjà chez moi la révolte des sens ;
Mais puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puisse armer contre moi-même,
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX

Jusqu'au-devant des murs je vais le recevoir ; 360
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentiments,
Pour servir de victime à vos commandements.

FIN DU PREMIER ACTE

---

[1] *Var.* Qui fait . . . (1648–54.) Qui font . . . (1655.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

SÉVÈRE, FABIAN

SÉVÈRE

Cependant que Félix donne ordre au sacrifice, 365
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice?
Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux Dieux?
Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène,
Le reste est un prétexte à soulager ma peine;[1] 370
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN

Vous la verrez, Seigneur.

SÉVÈRE

Ah! quel comble de joie!
Cette chère beauté consent que je la voie![2]
Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir? 375
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir?[3]
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue?

---

[1] *Var.* Du reste mon esprit ne s'en met guère en peine; (1643–56.)
[2] *Var.* Cet adorable objet consent que je le voie! (1643–56.)
[3] *Var.* En lui parlant d'amour l'as-tu vu s'émouvoir? (1643.)
Var. En lui parlant de moi l'as-tu vu s'émouvoir? (1648–60.)

Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser ; 380
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle :
Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle ;
Et si mon mauvais sort avait changé le sien,
Je me vaincrais moi-même, et ne prétendrais rien.

FABIAN

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire. 385

SÉVÈRE

D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire ?
Ne m'aime-t-elle plus ? éclaircis-moi ce point.

FABIAN

M'en croirez-vous, Seigneur ?[1] ne la revoyez point ;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses ; 390
Et dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVÈRE

Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale !
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !
Elle en a mieux usé, je la dois imiter ; 395
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter :
Voyons-la, Fabian ; ton discours m'importune ;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune :
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement,
En cherchant une mort digne de son amant ; 400

---

[1] *Var.* Me croyez-vous, Seigneur ? (1655.)

Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN

Non, mais encore un coup, ne la revoyez point.

SÉVÈRE

Ah ! c'en est trop, enfin éclaircis-moi ce point ;
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ? 405

FABIAN

Je tremble à vous le dire ; elle est . . .

SÉVÈRE

Quoi ?

FABIAN

Mariée.

SÉVÈRE

Soutiens-moi, Fabian ; ce coup de foudre est grand,
Et frappe d'autant plus que plus il me surprend.

FABIAN

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage ?

SÉVÈRE

La constance est ici d'un difficile usage : 410
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur ;
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur ;
Et quand d'un feu si beau les âmes sont éprises,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours.[1] 415
Pauline est mariée !

---

[1] *Var.* J'ai de la peine encore à croire tes discours. (1643–60.)

FABIAN

Oui, depuis quinze jours,
Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVÈRE

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix,
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois. 420
Faibles soulagements d'un malheur sans remède !
Pauline, je verrai qu'un autre vous possède !
O ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour,
O sort, qui redonniez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée, 425
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée.
Voyons-la toutefois, et dans ce triste lieu
Achevons de mourir en lui disant adieu ;
Que mon cœur, chez les morts emportant son image,
De son dernier soupir puisse lui faire hommage ![1] 430

FABIAN

Seigneur, considérez . . .

SÉVÈRE

Tout est considéré.
Quel désordre peut craindre un cœur désespéré?
N'y consent-elle pas?

FABIAN

Oui, Seigneur, mais . . .

SÉVÈRE

N'importe.

FABIAN

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

---

[1] *Var.* De son dernier soupir lui puisse faire hommage!
(1643–56 et 1668.)

SÉVÈRE

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir ; 435
Je ne veux que la voir, soupirer, et mourir.

FABIAN

Vous vous échapperez sans doute en sa présence :
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance ;
Dans un tel entretien il suit sa passion,[1]
Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation. 440

SÉVÈRE

Juge autrement de moi : mon respect dure encore ;
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.
Quels reproches aussi peuvent m'être permis ?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis ?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère : 445
Son devoir m'a trahi, mon malheur, et son père.
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison :
J'impute à mon malheur toute la trahison ;
Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,
Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée ; 450
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir :
Laisse-la-moi donc voir, soupirer, et mourir.

FABIAN

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvements 455
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants,
Et dont la violence excite assez de trouble,
Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.[2]

---

[1] *Var.* Dans un tel désespoir il suit sa passion, (1643 et 1648 in-4°.)
[2] *Var.* Sans que l'objet présent l'irrite et la redouble. (1643–60.)

SÉVÈRE

Fabian, je la vois.

FABIAN

Seigneur, souvenez-vous . . .

SÉVÈRE

Hélas ! elle aime un autre, un autre est son époux. 460

SCÈNE II

SÉVÈRE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN

PAULINE

Oui, je l'aime, Seigneur,[1] et n'en fais point d'excuse ;
Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse,
Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert :
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd.
Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée, 465
A vos seules vertus je me serais donnée,
Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.
Je découvrais[2] en vous d'assez illustres marques
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques ; 470
Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï, 475
J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

---

[1] *Var.* Oui, je l'aime, Sévère, . . . (1643-64.)
[2] *Var.* Je découvris . . . (1648 in-4°.)

SÉVÈRE

Que vous êtes heureuse, et qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs ![1] 480
Ainsi de vos désirs toujours reine absolue,
Les plus grands changements vous trouvent résolue ;
De la plus forte ardeur[2] vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence et peut-être au mépris ;
Et votre fermeté fait succéder sans peine 485
La faveur au dédain, et l'amour à la haine.[3]
Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu
Soulagerait les maux de ce cœur abattu !
Un soupir, une larme à regret épandue
M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue ; 490
Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli,
Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli ;
Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre.[4]
O trop aimable objet, qui m'avez trop charmé, 495
Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé ?

PAULINE

Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur ; et si mon âme[5]
Pouvait bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'éviterais de rigoureux tourments !
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments ;[6] 500
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,

---

[1] *Var.* Vous acquitte aisément de tous vos déplaisirs ! (1643–56.)
[2] *Var.* De la plus forte amour . . . (1643–56.)
[3] *Var.* La faveur au mépris, et l'amour à la haine. (1643–56.)
[4] *Var.* Je me tiendrais heureux entre les bras d'un autre. (1643–60.)
[5] *Var.* Je vous aimai, Sévère ; et si dedans mon âme
Je pouvais étouffer les restes de ma flamme, (1643–56.)
[6] *Var.* Ma raison, il est vrai, dompte mes mouvements ; (1643–56.)

Elle n'y règne pas, elle les tyrannise ;
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte ; 505
Votre mérite est grand, si ma raison est forte :
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux,
Qu'il est environné de puissance et de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire, 510
Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avais conçu.
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous les lois d'un homme,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas, 515
Qu'il déchire mon âme et ne l'ébranle pas.
C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle,
Que vous louiez alors en blasphémant contre elle :
Plaignez-vous-en encor ; mais louez sa rigueur,
Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur ; 520
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère [1]
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVÈRE

Ah ! Madame,[2] excusez une aveugle douleur,
Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur :
Je nommais inconstance, et prenais pour un crime [3] 525

---

[1] *Var.* De plus bas sentiments n'auraient pas méritée
Cette parfaite amour que vous m'avez portée.
(1643 et 1648 in-4°.)

Var. De plus bas sentiments d'une ardeur moins discrète
N'auraient pas mérité cette amour si parfaite. (1648 in-12-1656.)

[2] *Var.* Ah ! Pauline, . . . (1643-60.)

[3] *Var.* Je nommais inconstance, et prenais pour des crimes
D'un vertueux devoir les efforts légitimes. (1643-56.)

De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grâce, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte et ce que vous valez ;
Et cachant par pitié cette vertu si rare,
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare, 530
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE

Hélas ! cette vertu, quoique enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs 535
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence
Contre qui mon devoir a trop peu de défense !
Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir. 540
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte ;
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

SÉVÈRE

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste ! 545

PAULINE

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE

Quel prix de mon amour ! quel fruit de mes travaux !

PAULINE

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SÉVÈRE

Je veux mourir des miens : aimez-en la mémoire.

PAULINE

Je veux guérir des miens : ils souilleraient ma gloire. 550

SÉVÈRE

Ah ! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur cède à son intérêt.
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne ?[1]
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
Adieu : je vais chercher au milieu des combats 555
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement, par une mort pompeuse,
De mes premiers exploits l'attente avantageuse,
Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort. 560

PAULINE

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice,[2]
Et seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux Dieux faire des vœux secrets.

SÉVÈRE

Puisse le juste ciel, content de ma ruine, 565
Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline !

---

[1] *Var.* D'un cœur comme le mien, qu'est-ce qu'elle n'obtienne ?
Vous réveillez les soins que je dois à la mienne. (1643-56.)

Var. Il n'est rien que sur moi cette gloire n'obtienne. (1660-64.)

[2] *Var.* Je la veux éviter, mêmes au sacrifice, (1643-56.)

PAULINE

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur !

SÉVÈRE

Il la trouvait en vous.

PAULINE

Je dépendais d'un père.

SÉVÈRE

O devoir qui me perd et qui me désespère ! 570
Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant.

PAULINE

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

SCÈNE III

PAULINE, STRATONICE

STRATONICE

Je vous ai plaints[1] tous deux, j'en verse encor des larmes ;
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes :
Vous voyez clairement que votre songe est vain ; 575
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE

Laisse-moi respirer du moins, si tu m'as plainte :
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte ;
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés,
Et ne m'accable point par des maux redoublés. 580

[1] *Var.* Je vous ai plaint . . . (1668 et 1682.)

STRATONICE

Quoi? vous craignez encor!

PAULINE

Je tremble, Stratonice;
Et bien que[1] je m'effraye avec peu de justice,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE

Sévère est généreux.

PAULINE

Malgré sa retenue, 585
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.[2]

PAULINE

Je crois même au besoin qu'il serait son appui;
Mais soit cette croyance ou fausse ou véritable,
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable; 590
A quoi que sa vertu puisse le disposer,[3]
Il est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

SCÈNE IV

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE

POLYEUCTE

C'est trop verser de pleurs: il est temps qu'ils tarissent,
Que votre douleur cesse, et vos craintes finissent;

---

[1] *Var.* Et quoique . . . (1643–56.)
[2] *Var.* Vous-même êtes témoin des vœux qu'il fait pour lui. (1643–56.)
[3] *Var.* A quoi que sa vertu le puisse disposer, (1643–64.)

Malgré les faux avis par vos Dieux envoyés, 595
Je suis vivant, Madame, et vous me revoyez.

PAULINE

Le jour est encor long, et ce qui plus m'effraie,
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie :
J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

POLYEUCTE

Je le sais ; mais enfin j'en prends peu de souci. 600
Je suis dans Mélitène, et quel que soit Sévère,
Votre père y commande, et l'on m'y considère ;
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.
On m'avait assuré qu'il vous faisait visite, 605
Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE

Il vient de me quitter assez triste et confus ;
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE

Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage ?

PAULINE

Je ferais à tous trois un trop sensible outrage. 610
J'assure mon repos, que troublent ses regards.
La vertu la plus ferme évite les hasards :
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ;
Et pour vous en parler avec une âme ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer, 615
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre ;

Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible, et le combat honteux. 620

POLYEUCTE

O vertu trop parfaite, et devoir trop sincère,
Que vous devez coûter de regrets à Sévère !
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux,
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
Plus je vois mes défauts et plus je vous contemple, 625
Plus j'admire . . .

SCÈNE V

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON

CLÉON

Seigneur, Félix vous mande au temple :
La victime est choisie, et le peuple à genoux,
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, Madame ?

PAULINE

Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme : 630
Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir.
Adieu : vous l'y verrez ; pensez à son pouvoir,
Et ressouvenez-vous[1] que sa faveur est grande.

POLYEUCTE

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende ;
Et comme je connais sa générosité, 635
Nous ne nous combattrons que de civilité.

---

[1] *Var.* Et vous ressouvenez . . . (1643-56.)

SCÈNE VI

POLYEUCTE, NÉARQUE

NÉARQUE

Où pensez-vous aller?

POLYEUCTE

Au temple, où l'on m'appelle.

NÉARQUE

Quoi? vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle!
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien?

POLYEUCTE

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien? 640

NÉARQUE

J'abhorre les faux Dieux.

POLYEUCTE

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser[1].

---

[1] *Var.* Et mourir dans leur temple, ou bien les en chasser. (1643-56.)

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des l
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir ;
Je viens de le promettre,[1] et je vais l'accomplir.
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître
De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE

Et si ce cœur s'ébranle?

POLYEUCTE

Il sera mon appui.

NÉARQUE

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

[1] *Var.* Je le viens de promettre, . . . (1643–60.)

NÉARQUE

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir. 660

NÉARQUE

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE

Par une sainte vie il faut la mériter.[1]

POLYEUCTE

Mes crimes, en vivant, me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure? 665
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait;
La foi que j'ai reçue aspire à son effet.
Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe :[2] 670
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

---

[1] *Var.* Par une sainte vie il la faut mériter. (1643–56.)
[2] *Var.* Voyez que votre vie à Dieu mêmes importe. (1643–56.)

NÉARQUE

Vous voulez donc mourir?

POLYEUCTE

Vous aimez donc à vivre?

NÉARQUE

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre :
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber. 675

POLYEUCTE

Qui marche assurément n'a point peur de tomber :
Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.
Qui craint de le nier, dans son âme le nie :
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE

Qui n'appréhende rien présume trop de soi. 680

POLYEUCTE

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse !
D'où vient cette froideur?

NÉARQUE

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE

Il s'est offert pourtant : suivons ce saint effort ;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles. 685
Il faut (je me souviens encor de vos paroles)
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,

Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite? 690
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien, j'en montre plus que vous?

NÉARQUE

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime ;
Comme encor toute entière, elle agit pleinement, 695
Et tout semble possible à son feu véhément ;
Mais cette même grâce, en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur. 700
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses ;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes 705
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes ;
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir !

POLYEUCTE

A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie. 710
Ne perdons plus de temps : le sacrifice est prêt ;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule ;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal ; 715
Allons briser ces Dieux de pierre et de métal :

Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ;
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste !

NÉARQUE

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.[1] 720

FIN DU DEUXIÈME ACTE

---

[1] *Var.* Allons mourir pour lui, comme il est mort pour nous.
(1643 et 1648 in-4°.)

to make the sacrifice

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE

Que de soucis flottants, que de confus nuages
Présentent à mes yeux d'inconstantes images !
Douce tranquillité, que je n'ose espérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer !
Mille agitations, que mes troubles produisent,[1] 725
Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent :
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister ;
Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.
Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur,[2] et tantôt ma ruine, 730
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet,[3]
Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait.
Sévère incessamment brouille ma fantaisie :
J'espère en sa vertu ; je crains sa jalousie ;
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal 735
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,
L'entrevue aisément se termine en querelle :

---

[1] *Var.* Mille pensers divers, que mes troubles produisent,
Dans mon cœur incertain à l'envi se détruisent :
Nul espoir ne me flatte où j'ose persister ;
Nulle peur ne m'effraye où j'ose m'arrêter. (1643–56.)

[2] *Var.* Veut tantôt mon bonheur, . . . (1643 et 1648 in-4°.)

[3] *Var.* L'un et l'autre le frappe avec si peu d'effet, (1643–56.)

L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
L'autre un désespéré qui peut trop attenter.[1] 740
Quelque haute raison qui règle leur courage,
L'un conçoit de l'envie, et l'autre de l'ombrage;
La honte d'un affront, que chacun d'eux croit voir
Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,
Consumant dès l'abord toute leur patience, 745
Forme de la colère et de la défiance,
Et saisissant ensemble et l'époux et l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
Mais que je me figure une étrange chimère,
Et que je traite mal Polyeucte et Sévère! 750
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvait s'affranchir de ces communs défauts!
Leurs âmes à tous deux d'elles-mêmes maîtresses
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses.
Ils se verront au temple en hommes généreux; 755
Mais las! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux.
Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,
Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,
Si mon père y commande, et craint ce favori,
Et se repent déjà du choix de mon mari? 760
Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte;
En naissant il avorte, et fait place à la crainte;
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux! faites que ma peur puisse enfin se tromper!

---

[1] *Var.* L'autre un désespéré qui le lui veut ôter. (1643-56.)

SCÈNE II

PAULINE, STRATONICE

PAULINE

Mais sachons-en l'issue. Eh bien ! ma Stratonice, 765
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice ?
Ces rivaux généreux au temple se sont vus ?

STRATONICE

Ah ! Pauline !

PAULINE

Mes vœux ont-ils été déçus ?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés ?

STRATONICE

Polyeucte, Néarque, 770
Les chrétiens . . .

PAULINE

Parle donc : les chrétiens . . .

STRATONICE

Je ne puis.

PAULINE

Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.

STRATONICE

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE

L'ont-ils assassiné ?

STRATONICE

Ce serait peu de chose.
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus . . . 775

PAULINE

Il est mort !

STRATONICE

Non, il vit ; mais, ô pleurs superflus !
Ce courage si grand, cette âme si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ;
C'est l'ennemi commun de l'État et des Dieux, 780
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilège impie : (en un mot, un chrétien.)

PAULINE

Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures. 785

STRATONICE

Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures ?

PAULINE

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi ;
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

STRATONICE

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE

Je l'aimai par devoir : ce devoir dure encore. 790

STRATONICE

Il vous donne à présent sujet de le haïr :
Qui trahit tous nos Dieux aurait pu vous trahir.[1]

---

[1] *Var.* Qui trahit bien les Dieux aurait pu vous trahir. (1643-56.)

PAULINE

Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie ;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie,[1]
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien : 795
Qu'il y manque, s'il veut ; je dois faire le mien.
Quoi ? s'il aimait ailleurs, serais-je dispensée
A suivre, à son exemple, une ardeur insensée ?
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur ;
Je chéris sa personne, et je hais son erreur. 800
Mais quel ressentiment en témoigne mon père ?

STRATONICE

Une secrète rage, un excès de colère,
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice, 805
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE

Quoi ? Néarque en est donc ?

STRATONICE

Néarque l'a séduit :
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras, le traînait au baptême. 810
Voilà ce grand secret et si mystérieux
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

PAULINE

Tu me blâmais alors d'être trop importune.

---

[1] *Var.* Et si de cette amour tu peux être ébahie, (1643-56.)

STRATONICE

Je ne prévoyais pas une telle infortune.

PAULINE

Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs,
Il me faut essayer la force de mes pleurs :
En qualité de femme ou de fille, j'espère
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père.
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple ;
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.
Le prêtre avait à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.[1]
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un et l'autre étalait sa manie,
Des mystères sacrés hautement se moquait,
Et traitait de mépris les Dieux qu'on invoquait.
Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense ;
Mais tous deux s'emportant[2] à plus d'irrévérence :
«Quoi? lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
Adorez-vous des Dieux ou de pierre ou de bois?»
Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes.

---

[1] *Var.* Que l'on s'est aperçu de leur peu de respect. (1643–56.)
[2] *Var.* Mais tous deux s'emportants . . . (1643–63.)

FRONTISPIECE OF THE ORIGINAL EDITION (1643) OF POLYEUCTE

L'adultère et l'inceste en étaient les plus doux.
«Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple, oyez tous.[1] 840
Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
Seul être indépendant, seul maître du destin,[2]
Seul principe éternel, et souveraine fin.
C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie 845
Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie;
Lui seul tient en sa main le succès des combats;
Il le veut élever, il le peut mettre à bas;[3]
Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense;
C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense. 850
Vous adorez en vain des monstres impuissants.»
Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel. 855
Cieux! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel?
Du plus puissant des Dieux nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue,
Les mystères troublés, le temple profané,
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné, 860
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
Félix . . . Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE

Que son visage est sombre et plein d'émotion!
Qu'il montre de tristesse et d'indignation!

---

[1] *Var.* Oyez, Félix, suit-il, oyez, peuple, oyez, tous. (1643–56.)

[2] *Var.* Seul maître du destin, seul être indépendant,
Substance qui jamais ne reçoit d'accident. (1643–56.)

[3] *Var.* Il le veut élever, il le peut mettre bas; (1643–63.)

SCÈNE III

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE

FÉLIX

Une telle insolence avoir osé paraître !
En public ! à ma vue ! il en mourra, le traître.

PAULINE

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX

Je parle de Néarque, et non de votre époux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,
Mon âme lui conserve un sentiment plus tendre :
La grandeur de son crime et de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE

Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX

Je pouvais l'immoler à ma juste colère ;
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur ;
Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.

Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,
La crainte de mourir et le désir de vivre
Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
L'exemple touche plus que ne fait la menace : 885
Cette indiscrète ardeur tourne bientôt en glace,
Et nous verrons bientôt son cœur inquiété [1]
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE

Vous pouvez espérer qu'il change de courage?

FÉLIX

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage. 890

PAULINE

Il le doit ; mais, hélas ! où me renvoyez-vous,
Et quels tristes hasards ne court point mon époux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère
Le bien que j'espérais de la bonté d'un père?

FÉLIX

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir [2] 895
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devais même peine à des crimes semblables ; [3]
Et mettant différence entre ces deux coupables,
J'ai trahi la justice à l'amour paternel ;
Je me suis fait pour lui moi-même criminel ; 900

---

[1] *Var.* N'en ayez plus l'esprit si fort inquiété :
Il se repentira de son impiété.

PAUL. Quoi ? vous espérez donc qu'il change de courage ? (1643-56.)

[2] *Var.* Je lui fais trop de grâce encor de consentir (1643-56.)

[3] *Var.* La même peine est due à des crimes semblables ; (1643-56.)

Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remercîments que je n'entends de plaintes.

PAULINE

De quoi remercier qui ne me donne rien?
Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien :
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure ; 905
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE

Faites-la toute entière.

FÉLIX

Il la peut achever.

PAULINE

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX

Je l'abandonne aux lois, qu'il faut que je respecte. 910

PAULINE

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FÉLIX

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE

Mais il est aveuglé.

FÉLIX

Mais il se plaît à l'être :
Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE

Mon père, au nom des Dieux . . .

FÉLIX

Ne les réclamez pas, 915
Ces Dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX

Eh bien ! qu'il leur en fasse.

PAULINE

Au nom de l'Empereur dont vous tenez la place . . .

FÉLIX

J'ai son pouvoir en main ; mais s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE

Polyeucte l'est-il ?

FÉLIX

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles :
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FÉLIX

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'État se mêle au sacrilège,[1] 925
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

---

[1] *Var.* Où le crime d'État se mêle au sacrilège, (1643–56.)

PAULINE

Quel excès de rigueur !

FÉLIX

Moindre que son forfait.

PAULINE

O de mon songe affreux trop véritable effet !
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?[1]

FÉLIX

Les Dieux et l'Empereur sont plus que ma famille. 930

PAULINE

La perte de tous deux ne vous peut arrêter !

FÉLIX

J'ai les Dieux et Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste :
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste ?
S'il nous semblait tantôt courir à son malheur, 935
C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance,
Que deux fois en un jour il change de croyance :
Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légèreté. 940
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,[2]
Que sans l'examiner[3] son âme ait embrassée :

---

[1] *Var.* Voyez qu'avecque lui vous perdez votre fille. (1643–56.)
[2] Toutes les éditions portent *succée.*
[3] *Var.* Que sans examiner . . . (1643–64.)

Polyeucte est chrétien, parce qu'il l'a voulu,
Et vous portait au temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de lui comme du reste 945
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste;
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos Dieux;[1]
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux;
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe, 950
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les mènent au but où tendent leurs désirs :
La mort la plus infâme, ils l'appellent martyre.

FÉLIX

Eh bien donc ! Polyeucte aura ce qu'il désire :
N'en parlons plus.

PAULINE

Mon père . . .

SCÈNE IV

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE

FÉLIX

Albin, en est-ce fait? 955

ALBIN

Oui, seigneur, et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie?

---

[1] *Var.* Ils cherchent de la gloire à mépriser les Dieux; (1643–64 in-8°.)
Var. Ils cherchent de la gloire à mépriser des Dieux; (1664 in-12.)

ALBIN

Il l'a vu, mais, hélas ! avec un œil d'envie.
Il brûle de le suivre, au lieu de reculer ;
Et son cœur s'affermit, au lieu de s'ébranler. 960

PAULINE

Je vous le disais bien. Encore un coup, mon père,
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri . . .

FÉLIX

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE

Je l'ai de votre main : mon amour est sans crime ; 965
Il est de votre choix la glorieuse estime ;
Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu [1]
Qui d'une âme bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle et prompte obéissance
Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance, 970
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour !
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,
Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons : ils sont chers à mes yeux, 975
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX

Vous m'importunez trop : bien que j'aye un cœur tendre,[2]
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre ;

---

[1] *Var.* Et j'ai, pour l'accepter, éteint les plus beaux feux
Qui d'une âme bien née aient mérité les vœux. (1643–56.)

[2] *Var.* Vous m'importunez trop.
PAUL. Dieux ! que viens-je d'entendre ?

Employez mieux l'effort de vos justes douleurs :
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs ; 980
J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien,
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez : n'irritez plus un père qui vous aime, 985
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu[1] je le ferai venir :
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE

De grâce, permettez . . .

FÉLIX

Laissez-nous seuls, vous dis-je :
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige. 990
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins ;
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCÈNE V

FÉLIX, ALBIN

FÉLIX

Albin, comme est-il mort ?

ALBIN

En brutal, en impie,
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,

FÉL. [Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre :]
Par tant de vains efforts malgré moi m'en toucher,
C'est perdre avec le temps des pleurs à me fâcher.
Vous m'en avez donné, mais je veux bien qu'on sache
(1643-56.)

[1] *Var.* Tantôt jusques ici . . . (1643-56.)

Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,
Dans l'obstination et l'endurcissement,
Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX

Et l'autre?

ALBIN

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche.
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut;
On l'a violenté pour quitter l'échafaud. 1000
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.[1]

FÉLIX

Que je suis malheureux!

ALBIN

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint:
De pensers sur pensers mon âme est agitée, 1005
De soucis sur soucis elle est inquiétée;
Je sens l'amour, la haine, et la crainte, et l'espoir,
La joie et la douleur tour à tour l'émouvoir;
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables:
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables, 1010
J'en ai de généreux qui n'oseraient agir,
J'en ai même de bas, et qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre,
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre;
Je déplore sa perte, et le voulant sauver, 1015
J'ai la gloire des Dieux ensemble à conserver;

[1] *Var.* Mais vous n'êtes pas prêt encor de le réduire. (1643-56.)

Je redoute leur foudre et celui de Décie ;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie :
Ainsi[1] tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas. 1020

ALBIN

Décie excusera l'amitié d'un beau-père ;
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FÉLIX

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux ;
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux.
On ne distingue point quand l'offense est publique ; 1025
Et lorsqu'on dissimule un crime domestique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi ?

ALBIN

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne. 1030

FÉLIX

Sévère me perdrait, si j'en usais ainsi :
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avais différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné ; 1035
Et de tant de mépris son esprit indigné,[2]
Que met au désespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis. 1040

[1] *Var.* Aussi . . . (1655.)
[2] *Var.* Et des mépris reçus son esprit indigné, (1643-56.)

Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence,
Il rallume en son cœur déjà quelque espérance ;
Et croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand'peine banni.
Juge si sa colère, en ce cas implacable, 1045
Me ferait innocent de sauver un coupable,
Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés
Une seconde fois ses desseins avortés.
Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche?
Je l'étouffe, il renaît ; il me flatte, et me fâche : 1050
L'ambition toujours me le vient présenter,
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appui de ma famille ;
Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,
J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis, 1055
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie ;
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusque-là ma gloire ose se démentir ! 1060

ALBIN

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute.
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute?

FÉLIX

Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort ;
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.[1] 1065

ALBIN

Que ferez-vous enfin, si toujours il s'obstine?

[1] *Var.* J'emploierai puis après le pouvoir de Pauline. (1643-56.)

FÉLIX

Ne me presse point tant : dans un tel déplaisir
Je ne puis que résoudre, et ne sais que choisir.

ALBIN

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle, 1070
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée : [1]
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée ;
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX

Il faut donc l'en tirer, 1075
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX

Allons, et s'il persiste à demeurer chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien. 1080

FIN DU TROISIÈME ACTE

[1] *Var.* Et même sa prison n'est pas fort assurée : (1643–56.)

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

POLYEUCTE, CLÉON, TROIS AUTRES GARDES

POLYEUCTE

Gardes, que me veut-on?

CLÉON

Pauline vous demande.

POLYEUCTE

O présence, ô combat que surtout j'appréhende!
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi:
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes; 1085
Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours;
Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de la gloire, 1090
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.
Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office?[1]
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice:
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader; 1095

[1] *Var.* [Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office?]
CLÉON. Nous n'osons plus, Seigneur, vous rendre aucun service.
POL. Je ne vous parle pas de me faire évader; (1643–56.)

Mais comme il suffira de trois à me garder,
L'autre m'obligerait d'aller querir Sévère ;
Je crois que sans péril on peut me satisfaire :[1]
Si j'avais pu lui dire un secret important,
Il vivrait plus heureux, et je mourrais content. 1100

CLÉON

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.[2]

POLYEUCTE

Sévère, à mon défaut, fera ta récompense.
Va, ne perds point de temps, et reviens promptement.

CLÉON

Je serai de retour, Seigneur, dans un moment.

SCÈNE II

(*Les gardes se retirent aux coins du théâtre*)[3]

POLYEUCTE

Source délicieuse, en misères féconde, 1105
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :

---

[1] *Var.* Je crois que sans péril cela se peut bien faire : (1643-56.)

[2] *Var.* Puisque c'est pour Sévère, à tout je me dispense.
POL. Lui-même, à mon défaut, fera ta récompense.
Le plus tôt vaut le mieux ; va donc, et promptement.
CLÉON. J'y cours, et vous m'aurez ici dans un moment. (1643-56.)

[3] *Var. POLYEUCTE, seul, ses gardes s'étant retirés aux coins du théâtre.* (1643-56.)

Toute votre félicité, 1110
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.
Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire : 1115
Vous étalez en vain vos charmes impuissants;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus; 1120
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables[1]
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.
Tigre altéré[2] de sang, Décie impitoyable, 1125
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens;
De ton heureux destin vois la suite effroyable :
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens;
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue;
Rien ne t'en saurait garantir; 1130
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.
Que cependant Félix m'immole à ta colère; 1135
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux;[3]
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.

---

[1] *Var.* Dessus ces illustres coupables (1643-56.)
[2] *Var.* Tigre affamé . . . (1643-1648 in-4°.)
[3] *Var.* Qu'un rival plus puissant lui donne dans les yeux; (1643-56.)

Monde, pour moi tu n'as plus rien :[1] 1140
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine ;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.
Saintes douceurs du ciel, adorables idées, 1145
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
Vos biens ne sont point inconstants ; 1150
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.
C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre, 1155
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la vois ; mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appas dont il était charmé ;
Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières. 1160

SCÈNE III

POLYEUCTE, PAULINE, GARDES

POLYEUCTE

Madame, quel dessein vous fait me demander ?
Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder ?
Cet effort généreux de votre amour parfaite[2]

---

[1] *Var.* Vains appas, vous ne m'êtes rien : (1643-56.)
[2] *Var.* Et l'effort généreux de cette amour parfaite (1643-56.)

Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite?
Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié, 1165
Comme mon ennemie, ou ma chère moitié?

PAULINE

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même :
Seul vous[1] vous haïssez, lorsque chacun vous aime ;
Seul vous[1] exécutez tout ce que j'ai rêvé :
Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé. 1170
A quelque extrémité que votre crime passe,
Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités :
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince, 1175
Gendre du gouverneur de toute la province ;
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux :
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous ;
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance, 1180
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE

Je considère plus ; je sais mes avantages,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages :
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers, 1185
Que troublent les soucis, que suivent les dangers ;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue ;
Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue ;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Césars en ont joui longtemps. 1190

[1] *Var.* Vous seul . . . (1643-56.)

J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie 1195
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes ;
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges : 1200
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux !
Mais pour en disposer, ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :
Vous la devez au prince, au public, à l'État. 1205

POLYEUCTE

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat ;
Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire ;
Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains. 1210
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne :
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

PAULINE

Quel Dieu !

POLYEUCTE

Tout beau, Pauline : il entend vos paroles, 1215 gently
Et ce n'est pas un Dieu comme vos Dieux frivoles,

Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre. 1220

PAULINE

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir : 1225
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir,
Et sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et sortant du baptême, il m'envoie à la mort. 1230
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie !
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE

Cruel, car il est temps que ma douleur éclate, 1235
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate,
Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes serments ?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ; 1240

Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
Et je ne voulais pas de sentiments forcés ;
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir, 1245
Te peut-elle arracher une larme, un soupir?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie[1] ;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;
Et ton cœur insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas ! 1250
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée?
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE

Hélas !

PAULINE

Que cet hélas a de peine à sortir !
Encor s'il commençait un heureux repentir,[2]
Que tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes ! 1255
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ; 1260
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,[3]
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs ;
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,

---

[1] *Var.* Tu me quittes, ingrat, et mêmes avec joie; (1643–56.)

[2] *Var.* Encore s'il marquait un heureux repentir, (1643–56.)

[3] *Var.* Et si l'on peut au ciel emporter des douleurs,
J'en emporte de voir l'excès de vos malheurs; (1643–56.)

Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour, 1265
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer, 1270
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE

Que dis-tu, malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE says she is going to be converted.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE

Que plutôt . . .

POLYEUCTE

C'est en vain qu'on se met en défense : 1275
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE

folly

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE

Je vous aime, [même.
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi- 1280

PAULINE

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.[1]

PAULINE

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE

Imaginations !

POLYEUCTE

Célestes vérités ! 1285

PAULINE

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE

Éternelles clartés !

PAULINE

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE

Va, cruel, va mourir : tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix. 1290

PAULINE

Oui, je t'y vais laisser ; ne t'en mets plus en peine ;
Je vais . . .

---

[1] *Var.* Au nom de cet amour, venez suivre mes pas. (1643-56.)

SCÈNE IV

POLYEUCTE, PAULINE, SÉVÈRE, FABIAN, GARDES

PAULINE

Mais quel dessein en ce lieu vous amène,
Sévère? aurait-on cru qu'un cœur si généreux[1]
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite : 1295
A ma seule prière il rend cette visite.
Je vous ai fait, Seigneur,[2] une incivilité,
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne,[3] 1300
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous ; 1305
Ne la refusez pas de la main d'un époux :
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre :
Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi ;
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi ; 1310
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

---

[1] *Var.* Sévère? est-ce le fait d'un homme généreux,
De venir jusqu'ici braver un malheureux? (1643-56.)

[2] *Var.* Je vous ai fait, Sévère, . . . (1643-56.)

[3] *Var.* Souffrez, avant mourir, que je vous le résigne, (1643-56.)

SCÈNE V

SÉVÈRE, PAULINE, FABIAN

SÉVÈRE

Dans mon étonnement,
Je suis confus pour lui de son aveuglement ;
Sa résolution a si peu de pareilles, 1315
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit (mais quel cœur assez bas
Aurait pu vous connaître, et ne vous chérir pas ?),
Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,
Sans regret il vous quitte ; il fait plus, il vous cède ; 1320
Et comme si vos feux étaient un don fatal,
Il en fait un présent lui-même à son rival !
Certes ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter 1325
Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.
Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes Dieux ; 1330
On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre,
Avant que . . .

PAULINE

Brisons là : je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connaissez Pauline toute entière. 1335
Mon Polyeucte touche à son heure dernière ;
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment :
Vous en êtes la cause encor qu'innocemment.

Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,
Aurait osé former quelque espoir sur sa perte ; 1340
Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs[1] que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort, 1345
Qui de quelque façon soit cause de sa mort ;
Et si vous me croyiez d'une âme si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tournerait toute en haine.
Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu'au bout.
Mon père est en état de vous accorder tout, 1350
Il vous craint ; et j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole ;
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui ;
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande ; 1355
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.
Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;
Et si ce n'est assez de votre renommée,
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée, 1360
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher :
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.
Adieu : résolvez seul ce que vous voulez faire ;[2]
Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer, 1365
Pour vous priser encor je le veux ignorer.

---

[1] *Var.* Qu'il n'est point aux enfers d'horreur . . . (1664.)

[2] *Var.* Je m'en vais sans réponse après cette prière,
Et si vous n'êtes tel que je l'ose espérer, (1643–56.)

Var. Adieu : résolvez seul ce que vous devez faire ; (1660–64.)

SCÈNE VI

SÉVÈRE, FABIAN

SÉVÈRE

Qu'est-ce-ci, Fabian? quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur, et le réduit en poudre?
Plus je l'estime près, plus il est éloigné;
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné; 1370
Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,
Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née:
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus;
Toujours triste, toujours et honteux et confus
De voir que lâchement elle ait osé renaître, 1375
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître,
Et qu'une femme enfin dans la calamité[1]
Me fasse des leçons de générosité.
Votre belle âme est haute autant que malheureuse,
Mais elle est inhumaine autant que généreuse, 1380
Pauline, et vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne,
Et que par un cruel et généreux effort, 1385
Pour vous rendre en ses mains, je l'arrache à la mort.

FABIAN

Laissez à son destin cette ingrate famille;
Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille,
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux.
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous? 1390

[1] *Var.* Et qu'une femme enfin dans l'infélicité (1643-64.)

SÉVÈRE

La gloire de montrer à cette âme si belle
Que Sévère l'égale, et qu'il est digne d'elle ;
Qu'elle m'était bien due, et que l'ordre des cieux
En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice, 1395
Prenez garde au péril qui suit un tel service :
Vous hasardez beaucoup, Seigneur, pensez-y bien.
Quoi? vous entreprenez de sauver un chrétien !
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est et fut toujours la haine de Décie? 1400
C'est un crime vers lui si grand, si capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVÈRE

Cet avis serait bon pour quelque âme commune.
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,
Je suis encor Sévère, et tout ce grand pouvoir 1405
Ne peut rien sur ma gloire, et rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire ;
Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Périssant glorieux, je périrai content. 1410
Je te dirai bien plus, mais avec confidence :
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense ;
On les hait ; la raison, je ne la connais point,
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connaître : 1415
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître,
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas ;

Mais Cérès Éleusine et la Bonne Déesse
Ont leurs secrets, comme eux, à Rome et dans la Grèce ; 1420
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul excepté, toutes sortes de Dieux :
Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome ;
Nos aïeux à leur gré faisaient un Dieu d'un homme ;
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs, 1425
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs ;
Mais à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout ; 1430
Mais si j'ose entre nous dire ce qui me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;
Et me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais Dieux.[1]
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes, 1435
Les vices détestés, les vertus florissantes ;
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ? 1440

---

[1] *Var.* [Nous en avons beaucoup pour être de vrais Dieux.]
Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques,
Pour contenir un peuple ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus sa faiblesse affermir leur pouvoir.
[Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes ;]
Jamais un adultère, un traître, un assassin ;
Jamais d'ivrognerie, et jamais de larcin :
Ce n'est qu'amour entre eux, que charité sincère ;
Chacun y chérit l'autre, et le secourt en frère ;
[Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;] (1643-56.)

Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
Et lions au combat, ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix ; commençons par son gendre ;
Et contentons ainsi, d'une seule action, 1445
Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

FÉLIX, ALBIN, CLÉON

FÉLIX

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère?
As-tu bien vu sa haine? et vois-tu ma misère?

ALBIN

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,
Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux. 1450

FÉLIX

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine![1]
Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline;
Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui.
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace, 1455
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce;
Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter:
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sais des gens de cour quelle est la politique,[2]
J'en connais mieux que lui la plus fine pratique. 1460
C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en fureur:
Je vois ce qu'il prétend auprès de l'Empereur.

---

[1] *Var.* Que tu le connais mal! tout son fait n'est que mine. (1643–56.)

[2] *Var.* Je connais avant lui la cour et ses intriques,
J'en connais les détours, j'en connais les pratiques. (1643–56.)

De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime :
Épargnant son rival, je serais sa victime ;
Et s'il avait affaire à quelque maladroit, 1465
Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait ;
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule : [1]
Il voit quand on le joue, et quand on dissimule ;
Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-même au besoin j'en ferais des leçons. 1470

ALBIN

Dieux ! que vous vous gênez par cette défiance !

FÉLIX

Pour subsister en cour c'est la haute science :
Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir ;
Toute son amitié nous doit être suspecte. 1475
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN

Grâce, grâce, Seigneur ! que Pauline l'obtienne !

FÉLIX

Celle de l'Empereur ne suivrait pas la mienne, 1480
Et loin de le tirer de ce pas dangereux [2]
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN

Mais Sévère promet . . .

---

[1] *Var.* Mais un vieux courtisan n'est pas si fort crédule : (1643–56.)
[2] *Var.* Et loin de le tirer de ce pas hasardeux (1643–63.)

FÉLIX

Albin, je m'en défie,
Et connais mieux que lui la haine de Décie :
En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux 1485
Lui-même assurément se perdrait avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie :
Amenez Polyeucte ; et si je le renvoie,[1]
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.[2] 1490

ALBIN

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX

Il faut que je le suive,
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je vois le peuple ému pour prendre son parti ;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti.
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paraître, 1495
Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître ;
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir ;
Et Sévère aussitôt, courant à sa vengeance,
M'irait calomnier de quelque intelligence. 1500
Il faut rompre ce coup, qui me serait fatal.

ALBIN

Que tant de prévoyance est un étrange mal ![3]
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage ;
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage,
Que c'est mal le guérir que le désespérer. 1505

---

[1] En marge, dans les éditions de 1643 et de 1648 in-4°: *Il parle à Cléon.*
[2] En marge, dans les éditions de 1643 et de 1648 in-4°: *Cléon rentre.*
[3] *Var.* Que votre défiance est un étrange mal ! (1643-56.)

FÉLIX

En vain après sa mort il voudra murmurer ;
Et s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence :
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.[1]
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.[2] 1510
Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

SCÈNE II

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN

FÉLIX

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte ? et la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage, 1515
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens :
La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens ;
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre. 1520

FÉLIX

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter ?

POLYEUCTE

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

---

[1] *Var.* J'aurai fait mon devoir, quoi qui puisse arriver. (1660–64.)

[2] En marge, dans les éditions de 1643 et de 1648 in-4° : *Polyeucte vient avec ses gardes, qui soudain se retirent.*

FÉLIX

Donne-moi pour le moins le temps de la connaître :
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être,
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi, 1525
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE

N'en riez point, Félix, il sera votre juge ;
Vous ne trouverez point devant lui de refuge :
Les rois et les bergers y sont d'un même rang.
De tous les siens sur vous il vengera le sang. 1530

FÉLIX

Je n'en répandrai plus, et quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive :
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE

Non, non, persécutez,
Et soyez l'instrument de nos félicités :
Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances ;[1] 1535
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses.
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions.
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à comprendre :
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre. 1540

FÉLIX

Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

POLYEUCTE

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

---

[1] *Var.* Aussi bien un chrétien n'est rien sans les souffrances ;
Les plus cruels tourments nous sont des récompenses. (1643-56.)

FÉLIX

La présence importune . . .

POLYEUCTE

Et de qui? de Sévère?

FÉLIX

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère :
Dissimule un moment jusques à son départ. 1545

POLYEUCTE

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard?
Portez à vos païens, portez à vos idoles
Le sucre empoisonné que sèment vos paroles.[1]
Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien :
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien. 1550

FÉLIX

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE

Je vous en parlerais ici hors de saison :
Elle est un don du ciel, et non de la raison ;
Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face, 1555
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE

Vous avez en vos mains de quoi la réparer :
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre,

[1] *Var.* Le sucre empoisonné que versent vos paroles. (1643-56.)

Dont la condition répond mieux à la vôtre ; 1560
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;
Mais malgré ma bonté, qui croît plus tu l'irrites,[1]
Cette insolence enfin te rendrait odieux, 1565
Et je me vengerais aussi bien que nos Dieux.

POLYEUCTE

Quoi ? vous changez bientôt d'humeur et de langage !
Le zèle de vos Dieux rentre en votre courage !
Celui d'être chrétien s'échappe ! et par hasard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard ! 1570

FÉLIX

Va, ne présume pas que quoi que je te jure,
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture :
Je flattais ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher ;
Je voulais gagner temps pour ménager ta vie 1575
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie ;
Mais j'ai fait trop d'injure à nos Dieux tout-puissants :
Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline.
O ciel !

---

[1] *Var.* Mais malgré ma bonté, qui croît quand tu l'irrites, (1643-56.)

SCÈNE III

FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN

PAULINE

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine? 1580
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père?

FÉLIX

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE

Vivez avec Sévère.

PAULINE

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager. 1585

POLYEUCTE

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager :[1]
Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.[2]
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,
Sa présence toujours a droit de vous charmer : 1590
Vous l'aimiez, il vous aime, et sa gloire augmentée . . .

PAULINE

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,

---

[1] *Var.* Ma pitié, tant s'en faut, cherche à vous soulager :
Notre amour vous emporte à des douleurs si vraies,

[2] *Var.* Que rien qu'un autre amour ne peut guérir ces pla
Var. Que rien qu'un autre amour ne peut guérir ses plai

3-56.)

Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi?
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire, 1595
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire;
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si justement acquis à son premier vainqueur;
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline: 1600
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment;
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement;
Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.
Si tu peux rejeter de si justes désirs, 1605
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs;
Ne désespère pas une âme qui t'adore.

POLYEUCTE

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
Je ne méprise point vos pleurs ni votre foi; 1610
Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
Je ne vous connais plus, si vous n'êtes chrétienne.
C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos Dieux et vous.

PAULINE

Ah! mon père, son crime à peine est pardonnable; 1615
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable.
L[illegible]ture est trop forte, et ses aimables traits
ciel! nés dans le sang ne s'effacent jamais:
[illegible]e est toujours père, et sur cette assurance
[illegible]puyer encore un reste d'espérance. 1620
[illegible]ur votre fille un regard paternel:
[illegible]t suivra la mort de ce cher criminel;

1 *Var.*

Et les Dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
Et qu'elle changera, par ce redoublement, 1625
En injuste rigueur un juste châtiment ;
Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables ;
Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint. 1630
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire,
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père ; 1635
Rien n'en peut effacer le sacré caractère :
Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé ;
Je me joins avec vous contre cet insensé.
Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible?
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible? 1640
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché?[1]
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché?
Ne reconnais-tu plus ni beau-père, ni femme,
Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme?
Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux, 1645
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

POLYEUCTE

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce !
Après avoir deux fois essayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,

[1] *Var.* Peux-tu voir tant de pleurs d'un cœur si détaché ? (1643-56.)

Après avoir tenté l'amour et son effort, 1650
Après m'avoir montré cette soif du baptême,
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez ensemble ! Ah ! ruses de l'enfer !
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher ?
Vos résolutions usent trop de remise : 1655
Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.
Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre, et les enfers,
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie, 1660
Et qui par un effort de cet excès d'amour,[1]
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos Dieux ; 1665
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux :
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple, et brisé leurs autels ; 1670
Je le ferais encor, si j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'Empereur.

FÉLIX

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE

Je suis chrétien.

---

[1] *Var.* Et qui par un excès de cette même amour, (1643–56.)

FÉLIX

Impie! 1675
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE

Je suis chrétien.

FÉLIX

Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE

Où le conduisez-vous?

FÉLIX

A la mort.

POLYEUCTE

A la gloire.
Chère Pauline, adieu : conservez ma mémoire. 1680

PAULINE

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.[2]

POLYEUCTE

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse :
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

---

[1] En marge, dans les éditions de 1643 et de 1648 in-4° : *Cléon et les autres gardes sortent et conduisent Polyeucte ; Pauline le suit.*

[2] *Var.* Je te suivrai partout et mêmes au trépas.
POL. Sortez de votre erreur, ou ne me suivez pas. (1643-56.)

Après a

SCÈNE IV

FÉLIX, ALBIN

FÉLIX

Je me fais violence, Albin ; mais je l'ai dû : 1685
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.
Que la rage du peuple[1] à présent se déploie,
Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie,
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté? 1690
Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables,
Ou des impiétés à ce point exécrables?
Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé :[2]
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé ;
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes; 1695
Et certes sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,
Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,
J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire, 1700
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie ;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie ;[3]

---

[1] *Var.* Que la rage d'un peuple . . . (1643–60.)

[2] *Var.* Du moins j'ai satisfait à mon cœur affligé :
Pour amollir le sien je n'ai rien négligé ; (1643–56.)

[3] *Var.* Et leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie.
Jamais nos vieux héros n'ont eu de mauvais sang,
Qu'ils n'eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.
(1643–56.)

Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang, 1705
Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc.

ALBIN

Votre ardeur vous séduit ; mais quoi qu'elle vous die,
Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir
Par ses pleurs et ses cris saura [1] vous émouvoir . . . 1710

FÉLIX

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,
Et que ce désespoir qu'elle fera paraître
De mes commandements pourra troubler l'effet :
Va donc ; cours y mettre ordre [2] et voir ce qu'elle fait ;
Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle ; 1715
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle ;
Tâche à la consoler. Va donc : qui te retient ?

ALBIN

Il n'en est pas besoin, Seigneur, elle revient.

SCÈNE V

FÉLIX, PAULINE, ALBIN

PAULINE

Père barbare, achève, achève ton ouvrage :
Cette seconde hostie est digne de ta rage ; 1720
Joins ta fille à ton gendre ; ose : que tardes-tu ?
Tu vois le même crime, ou la même vertu :
Ta barbarie en elle a les mêmes matières.

---

[1] *Var.* Par ses pleurs et ses cris pourra . . . (1643–60.)
[2] *Var.* Va donc y donner ordre . . . (1643–63.)

Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières ;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir, 1725
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée :
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ;
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit ?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit ; 1730
Redoute l'Empereur, appréhende Sévère :
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire ;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes Dieux que je déteste : 1735
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste ;
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et saintement rebelle aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance. 1740
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir ;
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor, Félix ? je suis chrétienne !
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne :
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux, 1745
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

SCÈNE VI

FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE, ALBIN, FABIAN

SÉVÈRE

Père dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique,
Polyeucte est donc mort ! et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités ! 1750

La faveur que pour lui je vous avais offerte,
Au lieu de le sauver, précipite sa perte !
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir ;
Et vous m'avez cru fourbe ou de peu de pouvoir !
Eh bien ! à vos dépens vous verrez[1] que Sévère 1755
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire ;
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux Dieux ce service fidèle ;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle. 1760
Adieu ; mais quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX

Arrêtez-vous, Seigneur,[2] et d'une âme apaisée
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés 1765
Je tâche à conserver mes tristes dignités :
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre.
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ;
Je m'y trouve forcé par un secret appas ;
Je cède à des transports que je ne connais pas ; 1770
Et par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant ;
Son amour épandu sur toute la famille 1775
Tire après lui le père aussi bien que la fille.
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.

---

[1] *Var.* Eh bien ! à vos dépens vous saurez . . . (1643-60.)
[2] *Var.* Arrêtez-vous, Sévère, . . . (1643-56.)

C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce.
Heureuse cruauté dont la suite est si douce ! 1780
Donne la main, Pauline. Apportez des liens ;
Immolez à vos Dieux ces deux nouveaux chrétiens :
Je le suis, elle l'est, suivez votre colère.

PAULINE

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait. 1785

FÉLIX

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVÈRE

Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle ?
De pareils changements ne vont point sans miracle.
Sans doute vos chrétiens, qu'on persécute en vain,
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain : 1790
Ils mènent une vie avec tant d'innocence,
Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance :
Se relever plus forts, plus ils sont abattus,
N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire ; 1795
Je n'en vois point mourir que mon cœur[1] n'en soupire ;
Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ses Dieux,
Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine.
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine ; 1800
Je les aime, Félix, et de leur protecteur
Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.[2]

---

[1] *Var.* Je n'en vois point mourir que ce cœur . . . (1643–56.)
[2] *Var.* Je n'en veux pas en vous faire un persécuteur. (1643–63.)

Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque ;
Servez bien votre Dieu, servez notre monarque.
Je perdrai mon crédit envers Sa Majesté, 1805
Ou vous verrez finir cette sévérité : [1]
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage,
Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inspirer [2] bientôt toutes ses vérités ! 1810
Nous autres, bénissons notre heureuse aventure :
Allons à nos martyrs donner la sépulture,
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir partout le nom de Dieu.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE

---

[1] *Var.* Ou bien il quittera cette sévérité : (1643-56.)
[2] *Var.* Vous inspire . . . (1643 et 1648 in-4°.)

NOTES

ABBREVIATIONS

C., Corneille.

G., Godefroy, *Lexique comparée de la langue de Corneille.*

H., Haase, *Syntaxe française du XVIIe siècle.*

L., Livet, *Lexique de la langue de Molière.*

M., Molière.

M.-L., Marty-Laveaux, *Lexique de la langue de Corneille.*

P. de J., Petit de Julleville, edition of *Polyeucte.*

R., Racine.

V., Voltaire, edition of *Polyeucte.*

N.B. References are by line unless otherwise stated; to Corneille, if no author's name is given; to *Polyeucte*, when simply the line is given.

CORNEILLE'S LANGUAGE, STYLE, AND VERSIFICATION

Corneille is the first of the great seventeenth-century writers, and his language is the most archaic. Many of his words have become obsolete; many have become weaker; many have become restricted to a single meaning; many, finally, then used in the full force of the primitive meaning, are now used only figuratively or in a technical sense. His vocabulary is much less restricted than that of R. Unlike most of his contemporaries, C. used many technical terms, — of theology, of war, of commerce, etc. The basis of C.'s language was the conversation of the "honnêtes gens." (See note on 182.) He strove to keep up with usage, as appears from the many changes introduced in successive editions, especially that of 1660. In this he was greatly influenced by the grammarians, then very powerful, particularly Vaugelas, whose *Remarques* came out in 1647. C.'s syntax, while not radically different from that of to-day, is much more elastic, the agreement frequently being according to sense rather than construction.

C., unlike other dramatists of the time, was a literary artist; his style is carefully elaborated and repolished. It of course bears marks of contemporary influences, notably *préciosité*. (See note on 87.) The stamp of C.'s own temperament appears in the logical, oratorical, practical,

and sententious character of the style. It is not highly colored, and tends to the abstract. C. does not always seek the grandiose; his style varies according to the characters, from the nobility of Polyeucte to the pettiness of Félix. In the lofty passages, "it produces a deep impression of bare and austere grandeur." (Faguet, *XVIIe Siècle: Études littéraires*, p. 13.) In transition-scenes it is less successful. Its failings are mostly of the age, its merits mostly due to C.'s genius. "In spite of its negligences," says Sainte-Beuve, "Corneille's style seems to me one of the greatest manners of the century that possessed Molière and Bossuet." (*Portraits littéraires*, T. I, p. 48.)

C. is as careful an artisan in verse as in style. A disciple of Malherbe, his alexandrines show accurate rhyme, avoidance of hiatus, only rare overflow, frequent inversions (cf. G., T. I, p. 393); the monotony of the usual cesura is broken by occasional shifting and ternary division. The couplets and even single verses tend to make complete sense, — one of the reasons why C. is so quotable. C. sometimes used other forms of verse, as in A. IV, sc. ii. C. was always a master of technique, even in his latest plays; Faguet has said of him, "the finest verses that have come from a French hand are his." (Op. cit., p. 11.) On C.'s language, consult the Bibliographical Note, p. xxv, and especially M.-L., *Préface* and *Introduction grammaticale*, and Lanson, *Corneille*, ch. viii.

TITLE

Polyeucte, Martyr. Tragédie Chrétienne. The word **Chrétienne** was added for the first time in the fourth edition, 1648. (12mo.)

A LA REINE RÉGENTE

3 1 aye: old form for *ait*. So on p. 14 l. 10, and in 977.

3 2 Votre Majesté: Anne d'Autriche, mother of Louis XIV, then a young child.

3 9 ravaler: *debase*.

3 22 chrétienne: "Le titre de *Roi Très Chrétien*, accordé exclusivement par les papes au roi de France, se trouve attribué déjà à saint Louis [Louis IX] dans une charte de 1256; et même à l'époque mérovingienne, le pape Grégoire le Grand l'avait déjà donné dans une lettre à la reine Brunehaut." (P. de J.)

4 3 les premières armes: Condé's great victories at Rocroi, May 19, 1643, and others.

4 5 **rétributions**: *reward.*

4 8 **notre grand monarque**: Louis XIII, died May 14, 1643, — who was by no means "great."

4 13 **courages**: for *cœurs.*

4 17 **Thionville**, in Alsace, the scene of a defeat of the French in 1639, had been captured by the French, August 10, 1643.

4 22 C. wrote some twenty sonnets in all. The cut-and-dried official tone of this one reminds us of Malherbe.

4 23 **tous**: for modern *tout.* Cf. note on 695.

ABRÉGÉ DU MARTYRE DE SAINT POLYEUCTE, ÉCRIT PAR SIMÉON MÉTAPHRASTE ET RAPPORTÉ PAR SURIUS

Siméon Métaphraste lived at Constantinople in the tenth century. He paraphrased the lives of the saints. — **Surius** (1522–1578), a German Carthusian, author of *Vitae Sanctorum*, completed and abridged Metaphrastus.

6 4 **à**: for modern *par.*

6 10 **écartée**: = "d'un temps ou d'un pays fort éloigné de nous." (M.-L.)

7 3 **cependant que**: for modern *pendant que.* So in 365 and commonly in C.

7 7 **Martyrologe romain**: the list of martyrs and later of all saints venerated by the church, published in 1586 by authority of Gregory XIII, the Pope who reformed the calendar.

7 8 **13e de**: for modern *13.* So in l. 12.

7 9 **Baronius** (1538–1607): a cardinal.

7 10 **Mosander**: a sixteenth-century German writer, editor of Surius.

7 20 **industrieux**: *ingenious.*

7 28 Decius and Valerian, whose reigns were confused by C.'s authorities, both issued edicts against the Christians; Decius in 249 or 250, Valerian in 257 and 258. The original texts do not survive, but their general tenor is known.

7 33 **proposées**: equivalent to *threatened.*

8 16 **initié de**: for *initié à.*

9 6 **n'avance rien**: *gains nothing.* Cf. Surius, *Vitae Sanctorum* (9 Januaris). Felix: "Si velis, inquit, O Polyeucte, aliquantisper vivere, donec tuam videas uxorem. — Quaenam autem adhuc, inquit sanctus,

uxoris mei cura est, et filiorum, qui ex rebus humanis nihil omnino curo, cum in solis coelestibus mens versetur? . . . Tua autem filia, si me quidem sequatur, beata erit, . . . sin minus, ipsa quoque cum vostris diis mala male peribit." C. has softened Polyeucte's harshness.

9 20 Coëffeteau (1574–1623): Bishop of Marseilles.

EXAMEN

The **Examen** of Polyeucte appeared in 1660, in the collected edition of C.'s works, together with the *Examens* of his other plays produced before that date. These "examinations" are an honest and often successful attempt at self-criticism. They show C.'s scrupulous exactitude and his fondness for quoting authorities.

10 14 pratiqué: *contrived.*

10 18 une médiocre bonté: cf. Aristotle's *Poetics*, ch. xiii.

10 22 ailleurs: in the *Discours de la tragédie*, *Œuvres*, *Gr. Écriv.* ed., T. I, p. 59. "L'exclusion des personnes tout à fait vertueuses qui tombent dans le malheur bannit les martyrs de notre théâtre. Polyeucte y a réussi contre cette maxime."

10 23 Minturnus published his *De Poeta* at Venice in 1559.

10 27 Heinsius (1580–1655): a famous Dutch scholar. His edition of Aristotle and his *De Constitutione tragica secundum Aristotelem* appeared in 1611. He wrote a number of Latin tragedies, among them *Herodes Infanticida.*

11 3 Grotius (1583–1645): one of the greatest of Dutch scholars and statesmen. He spent many years in France. Among his Latin tragedies are *Christus patiens* and *Sophompaneas*, the latter the story of Joseph. Both were translated into English in the seventeenth century.

11 5 Buchanan (1506–1582), a great Scotch scholar, taught at Paris and at Bordeaux, where Montaigne was one of his pupils. His Latin plays are *Jepthes* and *Baptistes.*

11 10 aussi: = *en effet.* Cf. note on 288.

11 19 Another *ni* would now be required, before **Buchanan, and pas** would be superfluous. Cf. note on 154.

11 20 aussi: = *non plus.* Cf. note on 1794.

11 21 fournis: *filled out.*

11 22 constitution: *dramatic construction.*

12 13 ont leur justesse: *are strictly observed.*

13 28 **on s'en est dû ouvrir**: for modern *on a dû s'en ouvrir*. The position of *se* makes *devoir* apparently reflexive, and thereby necessitates the auxiliary *être*. Cf. note on 115.

14 8–9 From *Pompée*, 391–392. Not quoted literally.

15 8 **tirer en exemple**: *quote as a precedent*.

ACTEURS

Acteurs was regularly used by C., R., and M., at the head of the list of characters, for modern *personnages*.

Félix, Sévère, Pauline, Albin, Fabian, are Roman names; **Polyeucte, Néarque, Stratonice**, are Greek names. **Polyeucte** means *much desired*.

Stratonice, confidente; **Albin, confident**: "Dans la *Bradamante* [of Garnier, 1582] paraît pour la première fois le *confident* qui va jouer un si grand rôle dans notre théâtre." — Darmesteter et Hatzfeld, *le Seizième Siècle en France Ière Partie*, p. 174.

Mélitène: ancient *Melitene*, capital of Armenia Minor; modern *Malatia*; between the Euphrates and the Anti-Taurus.

ACT I

1 vous . . . femme! *a woman's dreams make you hesitate! S'arrêter à* = "to pay attention to."

2 faibles sujets: *paltry reasons*. Cf. 109. — **troublent**: *disquiet*. *Troubler* is usually stronger than English "trouble." Cf. 96, 233, 414.

7 Cf. "[songes] produits d'un amas de grossières vapeurs." — Mairet, *Sophonisbe*, A. II, sc. i.

8 vains objets: *shadowy forms*.

9 femme: *wife*.

11 après . . . charmer: *after we have long been a slave to her charms*. From what Pauline says in 207–216, it would seem rather that she had married Polyeucte soon after her arrival in Armenia.

14 songée: *dreamt of*; a sense now rare.

15 The expression *faire un dessein*, blamed by V., is common in C. and was correct then.

16 tâche à: *tâcher* is now regularly followed by *de*. Cf. 55, 986, etc.

18 me fait pitié: *inspires me with pity*. *Faire pitié* is now generally contemptuous, "to be pitiful." Cf. note on 1010.

20 possédé: *ruled*.

22 amante: literally, "sweetheart"; translate, *bride*. *Amant* did not have in the seventeenth century its modern unfavorable sense; it meant usually "accepted lover," while the unsuccessful suitor was called *amoureux*. Cf. 133.

23 remise: *delay*. — **ennui**: *anxiety*. Nicot's *Thresor* (1606) gives as the first definition of *ennui*: "*L'ennuy qu'on prend d'une chose premier qu'* [before] *elle advienne*. Praemolestia." This meaning is not recognized generally by later dictionaries, nor given by M.-L. or G. Cf. *Suivante*, 555, *l'Illusion*, 571, *Cid*, 448, and *Horace*, 834, where this meaning would fit; also M.'s *Tartuffe*, 503: "Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui, D'une fille comme elle un homme comme lui?" *S'ennuyer de* is said to be still used in the sense "to be anxious about." The usual seventeenth-century meaning of *ennui* was "grief" (cf. 772); it has become weakened, like many other words.

25–26 *But are you perfectly certain that you will live or persevere long enough?*

28 vœux: *prayers*. So in 564 and 1437. Cf. notes on 132 and 508. — **de le pouvoir**: *that you can do so*. **le** refers vaguely to Polyeucte's plans; cf. 24 and 37.

29 grâce: *grace*, in the theological sense; "the mercy of God, as distinguished from His justice." Cf. 681, 694, 697, (1276), (1554), 1742, and Introduction, p. xvii. On 29–36, cf. *Horace*, 857–860.

30 même: C. and M. frequently omit the article where now required. Cf. 145, 152, 897, 898, 1575; *Cinna*, 919. — **efficace**: *efficacy*; regularly used as substantive in the seventeenth century for modern *efficacité*.

31 que . . . longueurs: *which our delays waste*.

32 quitte: *lays down*. — **traits**: *shafts*. Cf. *Clitandre*, 327, *Cid*, 1643.

33 l'égare: *thrusts it aside*.

35 porter au bien: *lead to righteousness*. Cf. *Imitation*, III, 5629.

40 Sa . . . dissipe: *its fervor is dying out*.

42 effet: *fulfilment* or *realization*. So in 131, 235, 267, 668, 928, 1542, and 1713. — **se recule**: *is delayed*.

45 en: refers to the adjective **chrétien**, in 44, as if this were a noun.

46 salutaire: *that gives salvation* (*salut*). Cf. "cette eau salutaire," Rotrou, *Saint Genest*, A. IV, sc. iv; and Boileau, *Lutrin*, L. VI, 13.

50 bien suprême: probably = the *souverain bien*, the *summum bonum*, of philosophy. Cf. Descartes: "le souverain bien, qui consiste en l'exercice de la vertu, ou (ce qui est le même), en la possession de toutes les perfections dont l'acquisition dépend de notre libre arbitre." — *Œuvres*, éd. Cousin, T. IX, p. 237.

52 remettre: *delay*. Cf. 22 var. and note on 23.

55 desseins: *intentions*. — **ébranler**: *unsettle*.

56 rompre: *frustrate*. So in 64. — **pousse**: *urges*.

58 autre: i.e. **obstacle**.

60 coup d'essai: *first attempt*. A common expression with C. — **illusions**: *deceptions*.

65 Rompez: *ward off*. So in 1501. Cf. 56, 64. V. points out the disagreeable repetition, — **rompre, rompu, rompez**.

67 douteux: *wavering*.

69 Pour here denotes cause, not purpose.

74 Cf. Matthew x. 37 and Luke xiv. 26. C.'s lines seem to be parodied in M.'s *Tartuffe*, 277–279.

76 Exposer: *risk*. — **sa**: *his*. — **son**: *one's*.

80 Polyeucte: throughout the play, the *y* in *Polyeucte* counts metrically as a syllable.

85 étonnez: *daunt*; stronger than now. So used later by Regnard and Destouches. — **blesse**: *touches*.

87 mes pareils: *men like me*. Cf. *Cid*, 408. Cf. the colloquial "the likes of him," formerly good English. — **un bel œil**: about equivalent to *a pretty face*; a common *précieux* expression. French *préciosité*, which had a parallel in nearly contemporary Gongorism in Spain and euphuism in England, was due largely to Italian influence, especially of the queen Marie de Médicis and the poet Marini, who came to Paris in 1615. It also had national causes. It was a systematic attempt to mitigate the coarseness of contemporary society; its objects were quite as much social as literary. With its delicacy went much affectation, ridiculed by M. The chief center of *préciosité* was the salon of Mme de Rambouillet, which was most brilliant between 1624 and 1648. C. was sometimes a guest here, and here *Polyeucte* is said to have had its first reading. *Préciosité* exerted a powerful influence, clearly visible in even the greatest authors of the age. With C. it is evident chiefly in the early plays, e.g. *Mélite*, though he never entirely rid himself of it. See 105–106, 133–135, 338, 357, 560, 1327–1331; *Horace*, 578. L. well defines the *style précieux* as follows: "This style consists in over-studied elegance; finical affectation; the abuse of epithets; the desire to surprise one by unexpected images or long-drawn-out metaphors; affected contrasts of words; the absence of all naturalness in the over-subtle expression of the simplest sentiments, which are refined and gradated endlessly; a trifling perhaps elegant, but often out of place and above all too prolonged. Nevertheless, despite the failings of this style, it employed only

the vocabulary of the everyday language, without pretending to renew and enrich the language more or less usefully." (T. III, p. 348.) On *préciosité* cf. C.-L. Livet, *Précieux et Précieuses*, and Crane, *la Société française au XVIIe siècle*.

90 appas: C. always used this form, as well in the singular (cf. 1158 and 1769) as in the plural. Now *appât* is singular ("bait"), and *appas* plural only ("charms"). — **en . . . délices**: *delight in them*.

94 marque: apparently *stamp, character*. Cf. note on 469.

99 heur: *happiness*; very common in C., but practically obsolete since the end of the seventeenth century, except in the compounds *bonheur* and *malheur* and one or two idioms. Cf. 566 and 1207.

99–100 plus . . . Plus: in modern French we should expect either "Plus elle aura pleuré . . . et plus l'heur" etc., or "l'heur . . . lui semblera d'autant plus doux qu'elle aura pleuré."

104 défaut: *weak point*. (Literally, the break between two parts of a cuirass.)

106 tue: i.e. kills Polyeucte's soul by keeping him from baptism. (V.)

113 il le faut: used three times in eleven lines. (V.)

113–114 Cf. 1279–1280.

115 déplaisir: *grief*; stronger than now. — **vous peut émouvoir**: for modern *peut vous émouvoir*. In Old French a pronoun, object of an infinitive dependent on a verb, preceded both; it still commonly did so in the seventeenth century when no preposition intervened between verb and infinitive, and in the idiom *venir de*. Cf. 275 and 1014. In later editions C. changed many passages (cf. 648 and var.) to conform to the modern usage, then coming into vogue, by which the pronoun precedes the infinitive unless the auxiliary be *faire, voir, entendre, envoyer, sentir*, or *laisser*. Cf. M.-L., T. I, p. xliv, and H., § 154, C.

119 vains: *foolish*.

121 Ne . . . mal: *Fear no harm*. **mal** is apparently a sort of neuter adjective. Cf. "c'est mal à vous," "être mal en cour," "rien de mieux." *Mal* survives as attributive adjective in compounds (*malheur*) and in "Bon an, mal an."

125 te précipite: a pronoun-object frequently preceded the second of two affirmative imperatives connected by *et, ou*, or *mais*; rarely so now. Cf. 1290 and H., § 154, B.

127–128 Nothing in what precedes justifies this violent language. There is nothing to show that Pauline knows Néarque to be a Christian, nor does he figure in her dream. Cf. her surprise in 807. — **fatal** may here mean *foreordained*.

129 Tu: the main characters always use the familiar *tu* to their subordinates, the confidants, while the latter use the respectful *vous*. Cf. 136, 280, 319, and passim.

129–135 V. justly criticises Pauline's indulging in these conceits at a moment when she thinks her husband is in imminent peril.

132 vœux: *protestations of affection.*

137 d'entière confidence: for *avec une entière confidence. De* indicating manner, common in the seventeenth century, still exists in some locutions, e.g. *de la sorte.* Cf. H., § 115.

139–144 Criticised by V. as too familiar for tragedy. He says of 142: "Ce vers est absolument comique, et comme burlesque."

140 à propos: *fitting.*

141 Assurez-vous sur lui: *trust him.* Cf. *assurance* in 25, and *Clitandre*, 1187 var.

145 On . . . cœur: *Husband and wife have but a single heart.* — **traverses**: *trials.*

146 fonctions: *duties.* "L'idée est un peu subtile." (V.)

147 assemblés: *united, wedded.* This use of *assembler* for *unir* is common in C.; cf. *Mélite*, 1287, *Médée*, 1434, etc.; also La Fontaine, *Fables*, L. IV, xviii, and *Contes*, L. I, i.

154 Another *ni* would be required now, before **espoir**. Cf. 926. On seventeenth-century use of negatives cf. M.-L., under *ne, ni, point, rien.*

155–156 Belief in dreams seems to have been widespread in Rome at this time, even among the educated. Cf. L. Friedländer, *Sittengeschichte Roms, III^er Theil*, IV, i. — **fatalité**: *fate*: in sense of *destin.* Cf. "la fatalité du destin," Montesquieu, *Lettres persanes*, XXXIII.

157 crédit: *credence.*

161 A raconter: = *en racontant.* Cf. 895 and 947; also note on 1046. Cf. H., § 124, B, 3°. As to maxims, C. says "il en faut user sobrement." (*Discours du poème dramatique, Œuvres*, T. I, p. 18.) On which Lanson comments: "personne n'a mis plus de sentences [*maxims*], ni de plus belles, dans la tragédie." Cf. 168, 612, 613, 914, 1024, 1025, 1356; *Cid*, 405–406, etc. C. was doubtless influenced in his use of maxims by the tragedy of Robert Garnier (1545–1601) and the *Poëtique* of J. C. Scaliger (1561), which was founded on the works of Seneca. Even the earliest French tragedy, Jodelle's *Cléopâtre*, has many commonplace philosophical reflections in the choruses.

163 discours: *story.* So in *l'Illusion*, 63 and 148.

164 mes autres amours: *my first love. Amours*, plural, means "love-affair"; not necessarily in the bad sense of English "amours."

166 la raison: will and reason are the mainsprings of C.'s psychology, as of that of his contemporary, Descartes. Cf. 85–86, 195, 202, 215, 332, 477, 491, 500, 506, 513–516, 741, 790, 1405, 1518; also *Cinna*, 1696–1697: "Je suis maître de moi comme de l'univers; Je le suis, je veux l'être." Cf. the following passages from Descartes: "notre volonté ne se portant à suivre ni à fuir aucune chose que selon que notre entendement la lui représente bonne ou mauvaise, il suffit de bien juger pour bien faire."—*Discours de la méthode*, IIIe Partie. (1637.) "Ceux même qui ont les plus faibles âmes pourraient acquérir un empire très absolu sur toutes leurs passions, si on employait assez d'industrie à les dresser et à les conduire."—*Traité des passions de l'âme*, *art.* 50. (1649.)

168 Cf. Milton's "I cannot praise a fugitive and cloister'd vertue, unexercis'd and unbreath'd."—*Areopagitica.* (1644.)—**doute d'**: *distrusts.*

169 ce malheureux visage: *these sorry charms. Précieux*, rather than "burlesque," as V. calls it. Cf. "ces tristes appas," 1249.

170 courage: *heart.* In the seventeenth century, *courage* was practically synonymous with *cœur*, and frequently indicated the passions, affections, etc., of the heart, like the Latin *animus.* Cf. 332, 409, 741, 777, 889, and 1568.

172 désirs: Jacquinet suggests that, since Sévère is thought to be dead, **désirs** may here be taken as *regrets*, one of the meanings of the Latin *desiderium.* I find no other instance of such use, except possibly the following example from Nicot: "*De desir ou regret qu'elles ont de celles qui sont laissées derrière:* Ad desyderium relictarum."

173–176 Decius himself did not war with the Persians, but several of his predecessors did, and his successor Valerian died in captivity among them.

180 pompeusement: *solemnly.*—**vains tombeaux**: *cenotaphs.*

182 plus honnête homme: *a truer gentleman.* Cf. 1303. The *honnête homme* was the ideal of seventeenth-century society, and the term is very common in the literature of the time. The *Dictionaire de l'Académie françoise*, 1694, defines: "*Honneste homme.* Outre la signification . . . homme d'honneur, . . . comprend encore toutes les qualitez agreables qu'un homme peut avoir dans la vie civile. . . . Quelquefois . . . *honneste homme* ne veut dire autre chose que galant homme [*gentleman*], homme de bonne conversation, de bonne compagnie."

185 que: for *à quoi.* Cf. *Médée*, 1593, and M.'s *Don Garcie*, 1486.—**fortune**: (*lofty*) *station.* Cf. R.'s *Andromaque*, 913: "une illustre fortune," and M.'s *l'Avare*, A. I, sc. i, "y tient votre fortune déguisée."

187 invincible: *insuperable*; not properly to be compared; but cf. *trop parfaite*, 621; *plus unique*, *Horace*, 141; *trop irréparable*, *Pompée*, 1721.

188 auprès d': *with.* — **vertueux**: *noble*; merely a stock epithet.

189 *What a splendid opportunity to show noble constancy!*

191–192 en and **Ce** apparently refer to **résistance**. The lines are obscure. — **faillir**: *sin.*

193 Parmi: = *au milieu de, dans.* It is now seldom so used except before a plural noun (cf., however, "parmi la forêt," De Régnier, *les Gardiennes*); but etymologically (from Latin *per medium*) it is correct before a singular also, and was so used through the seventeenth century. Cf. H., § 134, A.

196 *Sanctioned the love into which my eyes had betrayed me.*

198 combien j'étais blessée: *how deep Cupid's dart had sunk. Blesser* (primarily = "to wound") in matters of love is very common in C. Cf. "smitten."

202 devoir: *sense of duty.* Cf. 215, 332, 446, 447, 513, 521, 526, 538, 539, 570, 621, 790, and *Nicomède*, 484. Used in this sense also by M., *Pourceaugnac*, A. I, sc. ii, and R., *Bajazet*, 151.

203 parfait amant: a stock expression. Cf. 572 and *Cid*, 496.

204 son gouvernement: *the province of which he is governor.* From the end of the thirteenth century to 1789 France was divided into a varying number of *gouvernements*, originally military divisions. The so-called *grands gouvernements* corresponded in general to the divisions by provinces. Hence C.'s use of the word here.

210 qu'il me prît pour maîtresse: *that he should become betrothed to me. Maîtresse* did not have its present unfavorable meaning.

213 flamme: *love. Flamme* and *feu* were stock synonyms for *amour* in the *style noble. Flammes* is so used at least as early as Jodelle, *Cléopâtre, Prologue.*

215–216 Cf. "L'hymen me le rendra précieux à son tour, Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour." — *Rodogune*, 377–378.

222 vengeance: i.e. "un arme, instrument de sa vengeance." (P. de J.) Cf. 576, *Médée*, 701, *Nicomède*, 87, and "la force à la main," M., *Scapin*, A. I, sc. iv.

225–226 ces . . . mémoire: *those glorious wounds which, by taking away his life, secure his fame.*

235 Pour . . . de: *to put into effect.* **avancer** means "to bring about." — **effet**: cf. 42. — **discours**: *speech*; the usual meaning. Cf. note on 163.

238 c'est . . . désespère: *this is what throws me into utter despair.*

242 rages: translate as if singular. Cf. *troubles*, 355 and 725; *beautés*, 371; *volontés*, 372; *froideurs*, 405; *bontés*, 1224 and 1267; *félicités*, 1534; *rages*, *Suivante*, 766, *Andromède*, 719, and Boileau, *Namur*, 81. "Au 17e siècle ces termes abstraits pluralisés s'employaient fréquemment pour marquer l'état, la disposition, seulement avec augmentation de force dans la signification, et avec l'idée nécessairement d'un état, d'une disposition qui se reproduisent plusieurs fois. . . . Quantité de ces mots abstraits, qui ne sont plus usités qu'au singulier, s'employaient au 17e siècle très-souvent au pluriel, pour marquer la répétition des faits et des actes." (G., T. I, p. 352.) "*Rages* ne se dit plus au pluriel." (V.) But cf. "ces rages," V. Hugo, *Quatrevingt-treize*, L. IV, ch. ix.

244 C., perhaps in imitation of the drama of antiquity, e.g. the *Perses* of Æschylus and the *Electra* of Sophocles, made use of dreams and oracles several times, e.g. in *Horace*, *Andromède*, and *Œdipe*. In the *Examen* of *Horace* he says that dreams "peuvent faire encore un grand ornement dans la protase (*exposition*), pourvu qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrais qu'ils eussent l'idée de la fin véritable de la pièce, mais avec quelque confusion qui n'en permît pas l'intelligence entière. C'est ainsi que je m'en suis servi . . . dans *Polyeucte*." A dream was employed before C. in Jodelle's *Cléopâtre*, A. I (1552); in his contemporary Mairet's *Sophonisbe*, A. II, sc. i (c. 1634); and after him, in R.'s *Athalie*, A. II, sc. v (1691). Cf. *Examen*, p. 14, and Introduction, p. xix. Bossuet, in his *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague* (1685), relates a dream, with evident faith, as being of divine origin.

247 de soi: a common seventeenth-century use; cf. 912. *En elle-même* would now be required. Cf. H., § 13, A. — **peut . . . horreur**: *may make you shudder.*

254 charmes: *incantations*, *magic spells*, as frequently. The Christians were supposed to be magicians. Cf. 258, 1416, and *Théodore*, 601–606. A curious medieval tradition represented Virgil as both a magician and a Christian prophet. Cf. D. Comparetti, *Vergil in the Middle Ages*, Part II, ch. vii.

255 Et que: on the construction, — noun and clause, connected by *et que*, object of the same verb, — see G., T. II, p. 227. — **sur mon époux** depends on **venge** rather than on **ramassé**, as it has sometimes been taken. — **leur troupeau ramassé**: *their assembled mob.* This contemptuous use of *troupeau* (originally "a herd of animals") applied to humans, I do not find recognized by dictionaries earlier than the 1835 ed. of the

Dictionnaire de l'Académie. Cf. "Misérable troupeau qu'a dissipé la crainte," R., *Athalie*, 1103. The meaning "flock" (of a priest) was common.

256 Félix's mission in Armenia was to persecute the Christians.

259 **ne va qu'à**: *aims only at.* Commonly so used in M.

268 **toucher**: *move.*

277 **dans . . . campagne**: i.e. "près d'ici, dans la campagne." (P. de J.)

278 **gros**: *host.* Cf. *Héraclius*, 174, and *Théodore*, 1798.

279 **crédit**: *influence.* So in 634. Cf. note on 157.

285 *While brave Sévère succumbed to numbers.* **sa** refers to **Sévère.** **vertu** (from Latin *virtus*, itself from *vir*) very frequently meant "manliness," "valor," in the seventeenth century. So in 306, 412, 591, 734, 751, 1358. In earlier usage it signified even "physical strength," as in Jodelle, *Cléopâtre*, A. III: "Me pensois-tu veufve de ma vertu?" Cf. note on 348.

288 **Le roi de Perse aussi**: = *c'est que le roi de Perse.* This causal use of *aussi* (akin to *aussi bien*), = *c'est que* or *en effet*, is not mentioned by M.-L. or G., nor recognized clearly by modern or seventeenth-century dictionaries. (Nicot gives *ne aussi* = *nec vero.*) It occurs in the *Examen*, p. 11, l. 10; 443; *Mélite*, 837 var.; *Clitandre*, 707; *Suivante*, 285, 579, 925; *Cid*, 357; *Pompée*, 361; also in Malherbe and frequently in M.; cf. the respective *Lexiques* in the *Gr. Écriv.* eds.

294 **généreux**: *noble* or *magnanimous*; the usual seventeenth-century meaning. Cf. 327.

295 **dernier**: either *recent* or *great.* "Dans le langage pretieux, le mot de *derniere* . . . signifie tantost grand, comme l'on voit dans cette phrase: *Je vous en ai la derniere obligation,*" etc. — Somaize, *Grand Dictionnaire des Prétieuses*, ed. Livet, T. I, p. xlviii. (1660.)

299 **alliance**: i.e. by marriage. Translate, *his daughter's hand.* Cf. 211.

304 **Perse**: *Persian. Perse*, noun or adjective, refers to the people or language of ancient Persia only; of modern Persia, *persan* is used.

309 **croître**: for *accroître*; often transitive in C. and R., but seldom so now.

311 **Mais**: *indeed* (and *not* "but"), — a very common use.

313 **amour**: frequently feminine in the seventeenth century, though masculine was gaining preference. C. changed many passages in later editions, to avoid feminine. Cf. 77 var., 689, 1163, 1243, 1659, 1661 var.

318 **su**: *learned*; a very common use of *savoir*, not recognized by most dictionaries. Cf. *connaître* in the sense "to become acquainted with."

319 **y**: indefinite, = "à le recevoir." (V.)

320 V. objects to this scene that Félix, governor of Armenia, must have known of the doings of Sévère, Roman general and favorite of the Emperor, in near-by Persia; that it was unnatural for Sévère to come to Armenia to offer sacrifice; that Sévère must have known of Pauline's marriage. He adds: "Toutefois le défaut de vraisemblance laisse souvent subsister l'intérêt."

321 **ordre**: *ordering.*

328 **flatter**: *raise false hopes in.* Cf. *Nicomède*, 1423.

330 **la vertu toute nue**: *merit unadorned.*

337 **ménage**: *turn to advantage.*

341 **sais**: = *connais*, as not infrequently in the seventeenth century. Cf. 1183.

342 **Je sens . . . mon cœur qui . . . s'intéresse**: = *je sens mon cœur s'intéresser.* Cf. Tobler, *Vermischte Beiträge*, III, p. 63, and H., § 1, Rem.

343 **poussera**: *will utter*; common in C. Cf. 440. — **foi**: *faithfulness*, i.e. as wife. Cf. 1593, 1610. More often, in the seventeenth-century drama, *foi* = "promise to marry," as in 1309.

346 **toujours aimable**: *still worthy to be loved.* (*Not* "amiable.")

348 The line is explained by 339–344 and 353–356. — **m'assurer de**: *guarantee.* Cf. var. and 1198. — **vertu**: *virtue*, as in 353. Cf. notes on 285 and 330.

352 **où**: = *auxquels.* Cf. 727 and 1768. In Old French, and through the seventeenth century, *où* often = *à*, as well as *dans*, + *lequel*, and referred to persons as well as to things. Cf. H., § 38.

354 **succès**: *outcome*; a common seventeenth-century meaning. Cf. 847. For the modern meaning cf. 314.

355 **ces troubles puissants**: *this profound agitation.* Cf. 377 and 504, and note on 242.

360 **au-devant**: = *devant, en devant.* (M.-L.)

361 *Meanwhile rally your dazed senses.* Cf. note on 85.

362 **songe**: *bear in mind.*

ACT II

365 **Cependant que**: for modern *pendant que.* — **donne ordre au sacrifice**: *plans the sacrifice.* For *ordre* = "plan" cf. *Cinna*, 1108 and 1379.

366 **temps**: *opportunity.*

370 **à**: for *pour.* Cf. 704, 1023, 1096, 1177, 1524. — **peine**: "Les amants se plaignent sans cesse de . . . leurs peines." — Furetière, *Dictionnaire.*

376 reste d': *lingering.*

379–380 abuser Des: *take unfair advantage of the.*

383 le sien: i.e. cœur.

384 prétendrais: *would claim.*

390 "Ces maximes d'inconstance amoureuse ne sont point rares dans C." (P. de J.) Cf. *Cid*, 1058–1059, and *Horace*, 1179 et seq.

393 pensers: often used by C. for the more usual *pensées*. Cf. 1005, 1049, etc. This substantive use of the infinitive dates from the beginnings of the language.

396 aime: *rejoice in.* Cf. *Cid*, 1761, and *Horace*, 1298.

401 sien, sienne: without the article, — a rather rare predicate construction, but used by other writers, e.g. La Fontaine. Cf. H., § 17.

403 encore un coup: a rather familiar expression, but used frequently by C. and R. Cf. 961.

405 As-tu vu des froideurs? *Did she seem indifferent?* — **en** : = *de cela*, i.e. "de me permettre de la revoir." (Jacquinet.) Cf. *Pompée*, 1680.

408 V., who carps at the whole scene, says: "La surprise n'est pas naturelle: car il n'est pas possible qu'on ignore un moment, dans la maison de Félix, le mariage de sa fille," etc. "Mais ces circonstances sont à peu près indifférentes à l'effet théâtral, parce qu'elles ne portent ni sur les caractères, ni sur les situations." La Harpe, *Cours de littérature*, IIe Partie, L. I, sect. ii.

410 *It is hard to show fortitude at such a moment.*

412 La vertu la plus mâle: *the most manly heart.* Cf. 85–86.

413 un feu si beau: *such ardent love. Un beau feu* was one of the commonest expressions of the *précieuses*. Cf. 1237 and 1308, and note on 213.

414 surprises: *shocks.*

415 Je . . . moi: *I am no longer master of myself.*

420 a du nom: *has won renown.* Cf. 3, 1174, 1179. Cf. English "has made a name for himself."

423–430 These eight verses have a lyrical character.

428 *Achever de* + infinitive usually means "to do a thing completely," "put the last touches on"; here it has hardly any translatable force.

432 désordre: *agitation.*

437 Vous vous échapperez: *You will lose control of yourself.*

441–451 The natural nobility of Sévère shows forth in these lines, in contrast to the somewhat effeminate lines 423–430 and 435–436. In 452 (cf. 436), by a device employed elsewhere (e.g. 75–76, 687–688; 77–78, 689–690; 645–646, 705–706), C. repeats, in whole or in part, a line already used. Cf. 549.

446 Son devoir m'a trahi: i.e. "Sa fidelité au devoir a deçu mon espérance." (Jacquinet.) Cf. *trahison*, 448.

448 trahison: apparently = *deception of my hopes*; used rather loosely, perhaps for the sake of the rhyme, which is a common one in C.

450 l'un par l'autre: the reference is obscure. All editions that I have seen either pass over the line or quote V.'s conjecture that it means "Félix par Pauline." With Professor Adolf Tobler we may at once reject this as "quite inadmissible," for Pauline once won there would have been no object in winning Félix; he was only the means, not the end. Probably **l'un** and **l'autre** refer to **devoir** and **père**, 447. Cf. 202 and note. Professor Tobler seems to refer **l'un** to **père** and **l'autre** to **devoir**: "Wäre mir ein bescheideneres Glück etwas früher zu teil geworden, dann hätte ihre Pflichterfüllung den Vater (für mich) und ihr Vater sie (für mich) gewonnen, und sie wäre mir geblieben." The most plausible explanation is that of Professor Grandgent of Harvard, — which is also that of M. Gustave Lanson, — which makes **l'un** refer to **devoir** and **l'autre** to **père**. **devoir** in this passage means "sense of duty," — "Pflichterfüllung, Gehorsam," Professor Tobler translates it. "Had Fortune smiled on me sooner, I should have won over Pauline's sense of duty (and so her hand), through her father (who would have favored me if I had been famous)." M. Am. Hauvette interprets the passage in the same way in *Revue universitaire*, 1903, T. I, p. 371.

455 mouvements: *impulses*, or even *violent feelings*. (Hémon.)

456 vrais amants: "Expression romanesque assez fade mais fort usitée alors dans le langage de la galanterie." (P. de J.) Cf. *parfait amant*, 203 and 572.

458 l'objet présent: *the presence of the beloved*. In C. *objet* signifies commonly (1) "image" or "sight" of the loved one, as in *Mélite*, 259, *Veuve*, 593, etc.; (2) the "loved one" herself, as above, in 495, 571, *Galerie du Palais*, 73, *Pompée*, 655.

469 marques: *qualities of distinction*; often used rather loosely by C. to rhyme with *monarques*. Cf. *homme de marque*.

477–478 Cf. note on 166; also *Rodogune*, 203–204: "Et ma raison sur moi gardera tant d'empire, Que je désavouerai mon cœur s'il en soupire."

483 De: = *from*, of course, as 484 shows, and not "with," as Hémon says. — **esprits**: *heart*. The plural *esprits* in C. and R. frequently signifies "reason," "heart," or "soul." Cf. 579.

487 humeur: *character* or *disposition*. Cf. 904, *Menteur*, 1114 and 1117, and M.'s *Dépit amoureux*, 1777.

489 épandue: *épandre*, still used in verse, has been supplanted in prose by *répandre* in most meanings.

490 M'aurait . . . de: *would already have cured my grief at.*

494 var. **un**: for modern *une*. In early editions C. continually uses *un autre*, feminine (e.g. *Mélite*, 1425 var., *Clitandre*, 1388, etc.; cf. R.'s *Andromaque*, 1378), and several times even the pronoun *l'un*, feminine, before *et* and *ou* (e.g. *Mélite*, 909, *Place Royale*, 799 var., etc.). In these cases *un* was doubtless pronounced like *une*, as it still sometimes is before a vowel.

508 vœux: *affection.* For many instances of this use cf. *Lexique de la langue de Molière*, *Gr. Écriv.* ed. Cf. notes on 132 and 1182.

513 le: refers of course to **mérite**, 506. V. absurdly refers it to **espoir**.

514 me . . . lois: *makes me obey the authority.* **dessous**, like *dessus*, *dedans*, *dehors*, was commonly used as a preposition to the middle of the seventeenth century. Cf. 497 var., 1122 var., 1434 var.

517 à: = *envers.*

521 voyez: *consider.* So in 924 and 1504.

521 var. **méritée**. Seventeenth-century usage was far from settled on the complicated question of the agreement of the past participle, though Vaugelas (T. I, pp. 289–309) lays down substantially the modern rule. Here C. makes the past participle agree with a following object, — a rare survival of earlier usage; in 573 var., he fails to make it agree with a preceding object, — a then common usage, when that object had a predicate modifier, e.g. "il nous a rendu puissants." Cf. H., §§ 92–94.

527 mes sens désolés: *my despairing heart. Sens* preceded by a possessive pronoun is often little more than a periphrasis for the personal pronoun. So also *âme* and *cœur*.

532 avecque: used by C. for the last time in 1650, according to M.-L. C. substituted *avec* in many passages, in later editions of early plays.

533–544 With this speech compare R.'s *Mithridate*, 674–710.

534 une . . . sensible: *too soft a heart.*

535 témoins: *proof.* For *témoignages.*

536 de nos feux depends on **souvenirs**.

537 une aimable présence: *the presence of a loved one.*

538 qui: for modern *laquelle*. Cf. 803 and 1120. All the great writers of the century, following earlier usage, constantly disregarded the rule, formulated by Vaugelas and now regularly observed in literary language, which forbids the use of *qui*, referring to things, after a preposition. But *qui* is still so used if the thing is personified or partly so,

e.g. "des instincts pour qui," Renan, *le Broyeur de lin*; "les racines par qui," Taine, *La Fontaine*, p. 335. Even Vaugelas himself says "le sens commun, sur qui la grammaire est fondée," T. I, p. 415. Cf. H., § 32.

548 le remède seul: = *le seul remède.*

550 gloire, very common in C., seems to imply, when used of women, "pride," "honor," and "reputation." *Honor* would fit here, while in 551 and 553 the sense seems rather *care for your reputation.*

553 rien: *anything. Rien*, from Latin *rem*, meant: (1) *thing*, a meaning long obsolete; (2) *something* or *anything*, a meaning common in the seventeenth century; cf. p. 3, l. 21 (here with both *ne* and *pas* expressed, as frequently), 553, and *Agésilas*, 957; it still survives where negation is implied, e.g. "sans rien faire"; (3) *nothing* (from constant association with *ne*): *rien* also early acquired an *independent* negative meaning, e.g. "Car de rien fait-il [God] tout saillir." — *Roman de la rose. Rien* without *ne* was often thus used negatively in the seventeenth century, e.g. "Comptez-vous pour rien Dieu?" — R., *Athalie*, 226. It is still so used when standing entirely alone, and in some expressions like "J'ai passé le jour à rien faire." Thus, in the seventeenth century, *rien* means: (1) *something* or *anything*, when alone or with *ne . . . pas*; (2) *nothing*, when alone or with *ne*. The double meaning appears clearly in "Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien" ("something for nothing"), M., *École des femmes*, 1115. Cf. H., § 51, and A. Schweighaeuser, *De la négation*, pp. 50–54, 97–99. — **sur . . . obtienne**: for more usual *obtienne de*, perhaps implies the idea of *winning*. Cf. *Clitandre*, 1387; also in M. Cf. also *gagné sur*, 608, and *remporter sur*.

557 pompeuse: *glorious*. Cf notes on 180 and 1118.

558 De: i.e. caused by. — **avantageuse**: *lofty*.

560 assez: found occasionally following the expression modified from the earliest French down at least to V.

563 enfermant mes regrets: *shutting myself up with my sorrow.*

565–572 For this breaking up of the dialogue, under the stress of strong emotion, into short sentences or phrases, — frequently very effective, — cf. 1285–1290, *Cid*, 985 et seq., *Cinna*, 649–651. Cf. Lanson, *Corneille*, pp. 153–154.

585 retenue: *self-restraint.*

589 soit cette croyance: = *que cette croyance soit.* In seventeenth-century and earlier French, *que* was often omitted before the subjunctive where now required. It is still sometimes omitted, e.g. "Vive le roi!" "Puisse-t-il réussir!" etc. Cf. H., § 73.

591 disposer: *incline.*

595 This line, by its use of **faux** and **vos**, almost anticipates Polyeucte's public avowal of Christianity in 841 et seq.

597 plus: for modern *le plus.* Cf. *moins*, 1276. In Old French the article was often omitted before the superlative. This usage survived in seventeenth-century authors, though blamed by contemporary grammarians. The modern usage triumphed definitely in the eighteenth century. Cf. H., § 29.

603–604 One proof of the nobility of character of Polyeucte, Sévère, and Pauline is their mutual respect and confidence under circumstances which would rouse envy or hatred in pettier minds. Cf. *Sujets de Compositions*, No. 32.

608 verra: the indicative for the more usual subjunctive, to emphasize the *fact.* Cf. H., § 76. In *Cinna*, 1274, C. uses the conditional after *gagner sur.*

609 ombrage: *jealousy* (Cotgrave). So in 742, *Cid*, 498, *Menteur*, 185, and *Nicomède*, 1288. Cf. note on 1503.

610 outrage: *wrong.* So in 1807.

615 Depuis qu': for *quand.* "Cette locution s'employait très-fréquemment au 17e siècle . . . dans le sens de *dès que*, ou même de *quand.*" (M.-L.)

627 à genoux: P. de J. points out that the ancients did not kneel during sacrifices.

641 déteste: *execrate*; stronger than present general use.

643 Je les veux renverser: this determination of Polyeucte's seems to be quite sudden, the effect of grace. "C'est une tradition que tout l'Hôtel de Rambouillet et particulièrement l'évêque de Vence, Godeau, condamnèrent cette entreprise de Polyeucte. On disait que c'est un zèle imprudent, que plusieurs évêques et plusieurs synodes avaient expressément défendu ces attentats contre l'ordre et contre les lois; qu'on refusait même la communion aux chrétiens qui, par des témérités pareilles, avaient exposé l'église aux persécutions." (V.) The Council of Illiberis, in 304, refused the title of martyr to Christians put to death for having broken idols. Cf. E. Leblant, *Polyeucte et le zèle téméraire*, in *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, T. XXVIII, 2e Partie. Canonically incorrect, Polyeucte's vigorous act was much more *dramatic* than a passive attitude would have been.

649 tu: the only place where Polyeucte calls Néarque *tu.*

657–658 y, elle: refer to **la mort.** — **mérite**: *is meritorious.* This neuter use of *mériter* rarely occurs except in theological language.

660 s'offrir: i.e. as a sacrifice. So in 684 and 708.

662 palme: the symbol of martyrdom and of victory over death.

664 crimes: *sins*. So in 694 and 965.—**en vivant**: = *si je vis*. In modern syntax, the gerundive or present participle must refer to the subject of the sentence (with rare exceptions, e.g. "L'appétit vient en mangeant"). In seventeenth-century and earlier French, the gerundive was used much more freely and elastically. Cf. H., § 95.

673 Cf. "Es-tu si las de vivre?—As-tu peur de mourir?"—*Cid*, 440.

674 déguiser: *conceal*, with no especial idea of "disguise." So in *Veuve*, 605, *Rodogune*, 720, R.'s *Andromaque*, 771, M.'s *Dépit amoureux*, 897, and *Misanthrope*, 303. Cf. English "to disguise the fact that."

676 assurément: *with assurance*. Cf. *Suivante*, 631.

677 fait part de: *imparts some of*. Cf. *Horace*, 684.—**au besoin**: *in time of danger*. Cf. *Cid*, 1479, *Cinna*, 1149, M.'s *Don Garcie*, 1448. On *à* in expressions of time, cf. H., § 122.

678 de le nier: *that he will deny Him*.

679 Il croit le pouvoir faire: "Il se croit capable de nier Dieu (dans les tourments), et (par là) il doute de sa foi (en Dieu)." (P. de J.)

682 loin de me presser: = *loin de ce que vous me pressez*. In the seventeenth century, the infinitive was used loosely in many constructions no longer permissible. Cf. note on 664. Cf. M.-L., T. I, p. liv, and H., § 86, D.

695 toute: for modern *tout*. Cf. 908 and 1335. Originally a pure adjective, *tout*, as such, always varied for number and gender. When before adjectives and participles, it came gradually to be conceived as an adverb, and so at times invariable. Usage on this point was not fixed in the seventeenth century. Vaugelas writes "tout étonnés"; Ménage, "tous étonnés." By the modern rule,—formulated in the *Observations de l'Académie française sur les Remarques de M. de Vaugelas* (1704),—*tout*, adverbial, varies only before a feminine beginning with a consonant. Cf. H., § 46, and Tobler, *Vermischte Beiträge*, I, p. 83.

698 exténuée: *weakened*.

699 aux grands effets: = "dans les circonstances graves." (P. de J.) Cf. Rotrou's *Saint Genest*, A. III, sc. v; "Aux desseins importants, qui craint, impatiente." On **à** = *dans* cf. H., § 120, A.

701 défenses: *excuses*, or *attempts at justification*. Cf. *se défendre de* = "refuse, deny, excuse oneself."

713 ce foudre: *foudre* is now feminine except in the expression "un foudre de la guerre." It was often masculine in C.'s time. Cf. 1017.

ACT III

721-764 The first of the two monologues in *Polyeucte*; cf. 1105–1160. Notice the analysis and the interplay of conflicting emotions. Lanson, comparing C. with earlier dramatists, says: "Tout ce qui ne servait qu'à l'émotion va disparaître ou se transformer pour servir à la production des effets, à la notation des causes. . . . Le monologue prendra un autre caractère; de couplet lyrique . . . il va devenir instrument d'analyse, mesure de la force intérieure; . . . examen de conscience, balance de motifs, délibération." — *Corneille*, pp. 120–121. Monologues were much more numerous in C.'s earlier plays; he says, in the *Examen* [1660] of *Clitandre* [1632]: "Les monologues sont trop longs et trop fréquents en cette pièce; c'était une beauté en ce temps-là; les comédiens les souhaitaient, et croyaient y paraître avec plus d'avantage. La mode a si bien changé, que la plupart de mes derniers ouvrages n'en ont aucun." It should be noticed that the conversations with the "confidents" are often practically monologues.

725 **agitations**: *agitated thoughts.* — **troubles**: *anxiety.*

729 **embrassant**: *adopting.* — **s'imagine**: *pictures.*

731 **vaine idée**: *vague image.*

733 **brouille ma fantaisie**: *disturbs my imagination.*

735 **bien égal**: *indifferent.* Cf. *Nicomède*, 445, and modern "Ça m'est bien égal."

740 **trop attenter**: *make some audacious attempt. Attenter* is always used in a bad sense.

741 On seventeenth-century use of indefinite relatives cf. M.-L., T. II, pp. 250–251, and H., §§ 36, C, and 45, Rem. 4.

744 **prête à recevoir**: for modern *près d'être reçue.* In the seventeenth century, *près de* and *prêt à* were used indiscriminately. For the passive force of the infinitive cf. such idioms as "bon à manger," "c'est à craindre."

745 **dès l'abord**: *immediately.*

756 **las**: = *hélas.*

758 **aigle**: regularly feminine when signifying a military standard, though C. elsewhere makes it masculine.

761 **Si peu**: for modern *le peu*; cf. *Mélite*, 415, and *Clitandre*, 1608. So used by earlier writers. — **avec contrainte**: *by compulsion*; **avec** = *par.* — The metaphor in 761–763, — **luit, naissant, dissiper,** — is decidedly mixed.

764 "Cette dissertation paraît bien froide. Le grand défaut de Corneille est de faire des raisonnements quand il faut du sentiment." (V.) Pauline's monologue helps fill up the interval between Polyeucte's going to the temple and Stratonice's return thence.

772 étranges ennuis: *terrible grief.* Cf. note on 23. For *étrange* cf. *Cid*, 308, *Cinna*, 1510, R.'s *Esther*, 635.

776 superflus: *idle.*

780 State and religion, originally one in Rome, were still closely connected. The Christians, beginning with Christ's "Render unto Cæsar the things that are Cæsar's; and unto God the things that are God's," kept the two apart. Refusing to join in the worship of the gods and the emperors, they were regarded as enemies of the state. Cf. 921 and note on 1426. Cf. Fustel de Coulanges, *la Cité antique*, L. V, ch. iii, and K. J. Neumann, *Die römische Staat und die allgemeine Kirche.*

782 parricide: *atrocious criminal*; used, in a broader sense than now, of any unnatural murder or murderer.

786 aux: for *envers les.*—**impostures**: *slanders*, or *misrepresentations.* Cf. *Mélite*, 976, *Nicomède*, 1079, Boileau, *Satires*, IX, 299, Pascal, *Lettres*, XIII passim, M.'s *Dépit amoureux*, 918.

788 tu parles à moi: C., following earlier usage, frequently uses the disjunctive pronoun with *à* after *parler*, even where there is no emphasis. Here, however, there is emphasis: = "C'est à moi que tu parles."

794 ébahie: *amazed.* Now familiar style.

797 dispensée: *authorized.* Cf. 1101 var. This meaning of *dispenser*, with either *de* or *à* (always *à* in C.) common in the seventeenth century, scarcely occurs now except in church use. For the modern meaning cf. 837.

801 ressentiment: *feeling*; used in a much broader sense than now. Cf. 324 (= "resentment") and *Mélite*, 1425 (= "grief"). Similarly, English "resentment" formerly meant "feeling," and even "gratitude."

807 en: i.e. the plot.

809 lui-même: refers to **le**, 810.

812 en: *en* was used referring to definite persons more freely in the seventeenth century than now, sometimes even in the first person, as in *Cinna*, 1349. Cf. 1076, 1080, 1483, 1527.—**amour curieux**: *affectionate solicitude.*

815 Avant qu': for modern *avant de.* Cf. 1300 var., 1373, 1654.

822 qui . . . exemple: *unprecedented.*

827 **devers**: for *vers*; used frequently by C. — **assuré son aspect**: *turned his eyes.*

829 **occasion**: *favorable opportunity.*

830 **manie**: *madness*, in the most energetic sense. Cf. 1573. In 1323 it is not quite so strong.

832 **de**: = *avec.*

834 var. **s'emportants**: not until 1678 did the French Academy decide that the present participle must be invariable. C. generally followed the modern usage in his later editions, as here. Cf. M.-L., T. I, p. lv. More than a century later, André Chénier violated the rule: "La lune . . . dansantes vous admire." *Élégies*, XIV.

838 **mêmes**: adverb; a common seventeenth-century form. Cf. variants on 562, 670, 1247, 1681.

853 **mis par terre**: *thrown to the ground.*

855 **D'**: = *avec.* — **pareille**: *equal* (on the part of both).

858 The curious frontispiece of the original edition (1643) is reproduced opposite 858. Polyeucte, dressed in the stage-costume of Corneille's time, — Spanish doublet, slashed trunk-hose, and plumed hat, — is engaged in breaking the idols. Néarque, in the background, is similarly engaged. The figure in the right foreground is apparently Félix. The tragedian Talma (1763–1826), who played Sévère, was the first to insist upon strict accuracy of costume in plays representing antiquity.

866 **à ma vue**: *before my very eyes.*

879 **conseil**: *resolution.* Cf. *Cid*, 384, *Cinna*, 873, *Rodogune*, 167, etc.

889 **change de courage?** *will have a change of heart?* Cf. note on 170.

891 **où . . . vous**: *what faint hopes you leave me.* **renvoyez** implies both "refer" and "postpone."

895 **en**: i.e. **bonté.** — **à consentir**: = *en consentant.*

897 The article was formerly often omitted before *même.*

898 **différence**: for modern *une différence.* In seventeenth-century and older usage, the indefinite article was often omitted where now used, or used where now omitted, or used where the definite article would now be required. Cf. H., § 57.

899 **trahi**: *sacrificed.*

909 *Do not let the mad enthusiasm of his sect decide his fate.* For **abandonnez** cf. M.'s *École des maris*, 232.

912 **soi**: cf. note on 247. — **comme** for *que* is common in C. and contemporary and earlier writers, though condemned by Vaugelas.

914 connaître: *recognize.*

919 en main: *at my disposition.* — **commis**: *entrusted*; as often in C.

921 l': refers to an implied singular of **ennemis**, 920. Cf. *Pompée*, 1576, for a somewhat similar case. Cf. H., § 7. — **Tous chrétiens**: the article was often omitted after *tous* in Old French. Cf. modern *la Toussaint.* Cf. H., § 28, C, and Darmesteter, *Historical French Grammar*, § 387, II.

923 votre sang: *blood of your blood.* Cf. *Cid*, 266.

924 vois: cf. note on 521.

933 rien de triste: *no disaster.*

939 dureté: *obduracy.* So in 1690.

945 reste: refers to the Christians.

950 assassinés: *put to death. Assassiner*, in C., means (1) "assassinate," with premeditation, as in *Cinna*, 1476; (2) "put to death," as here; (3) "kill, crush," etc., figuratively, as in 1580 and 1585, and *Cid*, 925.

966 Il: may refer to Polyeucte or to **amour**. The line, which is obscure, seems to mean "He (*or* It) is the flattering opinion of your choice," i.e. "If I love my husband, it is because you chose him."

975 dons: i.e. Polyeucte.

978 au prix: = *dans la mesure.* — **en**: = *pitié* (so in 980, 981). "Je n'aime la pitié qu'autant qu'il me plaît de m'apitoyer." (P. de J.)

980 temps, pleurs: for modern *du temps, des pleurs.* Cf. *gagner temps*, 1575. The partitive article, unknown in Old French, began to come into use about the fifteenth century; it was the rule by the end of the sixteenth. Exceptions were still numerous in the seventeenth, though less and less so. Here C. changes from the new usage to the old. (Cf. variant, beginning 977.) The partitive may still be suppressed in a series of several nouns. Cf. H., § 117.

984 faites votre effort: *strive to* (*soften his heart*).

988 l': = Albin.

993 comme: = *comment. Comme* was commonly so used in direct questions till the latter part of the seventeenth century, and in indirect questions even later. Cf. 1519; also H., § 43, B.

995 étonnement: cf. note on 85.

1000 pour quitter: = *pour lui faire quitter, pour qu'il quittât.*

1004–1020 Cf. Introduction, p. xxiii.

1009 entre en: *conceive.*

1010 pitoyables: *merciful*; cf. *Nicomède*, 940. Now generally = "pitiable, contemptible."

1028 chez soi: *in one's own household.* This, the literal meaning, seems to make the best sense. M.-L. thinks **chez** = *dans, dans l'esprit de.*

1040 remis: *calm.* Cf. *Cid*, 383.

1045 implacable: modifies **colère.**

1046 *Would hold me innocent if I saved a guilty man.* **de sauver** = *en sauvant* = *si je sauvais.* Cf. 1097, *Cinna*, 1012 and 1159. Cf. H., § 112, 3°.

1050 fâche: *grieves. Fâcher* is now weaker in meaning and more colloquial.

1057 par force: *involuntarily.* — **maligne**: *malevolent*, with implication of "secret." Stronger than is usual now.

1060 *Than that my pride should venture to stoop so low.* **Que**, in 1059 and 1060, has, in each instance, a double function: = *than* after **plutôt** and *that* before the subjunctive. On the construction, common in both Old and Modern French, cf. Tobler, *Vermischte Beiträge*, I, pp. 223–227. Cf. also Joinville, ¶ 21: "je ameroie miex que uns Escoz venist d'Escosse . . . *que que* tu le gouvernasses." (About 1300.)

1061 trop haute: i.e. to stoop to such a thought.

1068 Je ne puis que résoudre: *I can come to no decision.* **résoudre** = *décider, arrêter*, as in "Je n'ose résoudre rien," *Héraclius*, 1540. **que** = *quelque chose* (or, with **ne**, = *rien*), as in "je n'en puis qu'espérer," *Suivante*, 1372; cf. also *Mélite*, 149, *Clitandre*, 564, *Médée*, 515; "Beaucoup d'honnêtes gens en pourraient bien que dire," M., *École des femmes*, 832; "Je n'y puis que faire," M., *Femmes savantes*, 1486. Vaugelas, quoting "on n'a que faire," "je ne puis que deviner," etc., says the construction is "très François et très-élégant: Mais il ne le faut pas affecter."—*Remarques*, T. II, p. 266. M. Lanson says: "C'est logiquement clair, mais grammaticalement inexplicable, sauf par l'analogie." Professor Tobler calls the construction "im Grunde unrichtig," but compares to such expressions as "Je ne sais que faire," and concludes: "Eine verständige Äusserung darüber habe ich nirgends gefunden." An analogous construction occurs in Rotrou's *Saint Genest*, A. II, sc. vi: "Mais surtout de César la croyance incertaine Ne peut où s'arrêter, ni s'asseoir qu'avec peine,"—where apparently *où* = *nulle part.*

1070 "Comment cette ville païenne peut-elle se révolter en faveur d'un chrétien, après que l'on a dit que ce même peuple a été indigné de son sacrilège?" (V.) Cf. 1491–1498; 1504–1505.

1076 l'amener ici: required by the unity of place.

ACT IV

1089 tout sortant: = "sorti tout récemment." (M.-L.)

1090 travaux: *trials.*

1099 avais pu: it is not clear why the pluperfect should be used here, instead of the imperfect, for the condition seems clearly future.

1102 à mon défaut: *since I cannot.*

1105 Cf. "Medio de fonte leporum, Surgit amari aliquid." Lucretius, *De natura rerum*, IV, 1129–1130. On these stanzas F. Sarcey says: "Il s'agite dans l'âme de Polyeucte un combat terrible dont le bruit sourd retentit dans cette prière. Sa femme va venir! C'est la seule ennemie qu'il craigne à cette heure. Il ne peut pas refuser de la voir, et cependant elle représente pour lui le démon, acharné à ressaisir sa proie, les plaisirs de la terre opposés à la gloire du ciel." In this monologue the Christian triumphs definitely over the husband, the martyr over the man.

1105 ff. These stanzas, which Sully-Prudhomme calls "un chant magnifique et suave" (*Stances à Corneille*), have been set to music by Saint-Saëns (score in *le Figaro*, *Supplément littéraire*, 9 juin, 1906) and —slightly changed—by Gounod (score in *les Annales politiques et littéraires*, 27 mai, 1906).

1106 flatteuses voluptés: *alluring charms.*

1111 *That has no firm base.*

1112 en moins de rien: now familiar style.

1113–1114 These two verses occur in Godeau's *Au Roy* (1628). C. had probably unconsciously remembered them. Cf. "Fortuna vitrea est; tum quum splendet, frangitur." (Publius Syrus.)

1118 pompeux: *haughty.* Cf. note on 180.

1119 étale: *sets before our eyes* (as a warning). For examples of this use cf. G., T. I, pp. 274–276. In 830 and 1116 *étaler* has the more usual meaning of "display" (ostentatiously).

1121 pendus: = *suspendus.*

1125 Tigre: C. appears fond of this word, which sometimes, as in 1585, seems rather bombastic. Cf. *Horace*, 694 and 1287, and Rotrou's *Saint Genest*, A. II, sc. ii: "Ce lion altéré du sacré sang des tiens."

1127 suite: *sequel.* Cf. 1334.

1128 Decius was killed in battle in 251 by the Goths, not the Scythians. The imminent and ever-growing danger to the tottering Empire from the invasions of the barbarians favored the Christians by diverting the attention of the government from them.

1129 Encore un peu plus outre: *Yet a little longer.* Hémon compares the prophetic tone of these lines with Joad's prophecy in R.'s *Athalie*, 1139–1174.

1139 j'aspire à ma ruine: for this striking use of *aspirer* cf. "il aspire à descendre," *Cinna*, 370, and "j'aspire au supplice," *Théodore*, 596.

1143–1144 These almost brutal lines show how far religious enthusiasm has prevailed over earthly love in the heart of Polyeucte. Yet cf. 1279–1280.

1145 idées: *images.* "Ici, le ton change, s'apaise et devient tout mystique. On sent que le combat qui se livrait dans l'âme de Polyeucte a pris fin et que le 'Ciel' a vaincu le 'monde.'" (Hémon.)

1153 partage: *inheritance.*

1164 à ma défaite: *to defeat me.* "Cela n'est pas français." (V.) M.-L. points out that this unusual expression is prepared for by the common one, *à mon secours.*

1167 que: *but*, or *except.* This use of *que* with *ne ... pas* (*point*), for the more usual modern *sinon* or *si ce n'est*, is very common in C. Cf. H., § 138, Rem. II.

1171 *However heinous be your crime.* **passe** = *s'étend jusqu'à.* Cf. *Toison d'or*, 1962–1963.

1174 Vos grandes actions: cf. 3.

1175 chez: *on the part of.*

1180 voyez notre espérance: the expression has been considerably discussed. P. de J.'s explanation seems clearly right, as proved by 1182–1184: "considérez ce que nous pouvons espérer de tant d'avantages." On **voyez** cf. 521 and 924.

1182 justes: *reasonable.* — **vœux** here seems to mean "expectations" or "hopes" (cf. *espérance*, 1180, and *espoir*, 1184) rather than the more usual "wishes." Cf. "Et si le ciel en lui répond mal à nos vœux," *Pulchérie*, 551, and ib., 597–598.

1188 dans le trône: for modern *sur le trône.* The *trône* was a seat within an enclosure; hence either *dans* or *sur* was used.

1190 Of the eighteen emperors from Marcus Aurelius to Decius, seventeen died a violent death.

1195 *Is a wretched life too dear a price to pay for it?* The best authorities, including M.-L. and Tobler (*Vermischte Beiträge*, I, p. 13), take **de** here as *par*, construing the line, "Est-ce trop l'acheter que (l'acheter) par une triste vie?"

1200 vous charment: *bring you under their spell.* Cf. note on 254.

1108 Decius claimed descent from the two famous Romans, Decius Mus, father and son, who sacrificed themselves to save the army in 340 B.C. and 295 B.C. respectively.

1215 **Tout beau**: *Gently.* Common in C.; used also by Jodelle and Malherbe; now familiar style only.

1224 **lieu**: *opportunity.*

1226 **Il m'ôte des périls**: *he preserves me from the perils*; lit. "removes me." Cf. *Cid*, 397, Boileau, *Satires*, IV, 108, and Pascal, *Pensées*, éd. Havet, Art. X, i: "cela les ôte de blâme."

1228 **entrant dans la carrière**: *when I have but just entered the lists*, i.e. have just become a Christian. Cf. 1230 and note on 664.

1235 **Cruel**: "Il me semble que ce couplet est tendre, animé, doulloureux, naturel et très à sa place." (V.) "C'est ici que se termine la première partie de la scène. . . . Ce *Cruel* est le mot important, le mot caractéristique." (Sarcey.)

1237–1291 Pauline generally uses *vous* to both Polyeucte and Félix, but she uses *tu* under the stress of strong emotion. Cf. 1592–1607 and 1719–1746.

1238 **sentiments**: *tenderness*; so in 1242.

1248 **la**: i.e. **joie**; the rule of modern syntax, already formulated by Vaugelas, — that a definite pronoun may not refer to an unmodified noun, — is frequently disregarded in the seventeenth century. Cf. M.-L., T. I, p. xlii, and H., § 5.

1254 **Encor**: *Even so.*

1265 **conjugal amour**: so in *l'Illusion*, 1488. **conjugal** would follow **amour** now. Cf. H., § 155, B.

1274 **de**: = *avec* or *par*.

1280 Cf. 113–114.

1285 **Imaginations!** *Idle dreams!* On 1285–1286, and on lyricism in general in C., cf. Lanson, *Corneille*, pp. 152–157.

1291 Commenting on this scene, Chateaubriand says: "Voilà ces admirables dialogues, à la manière de Corneille, où la franchise de la repartie, la rapidité du tour et la hauteur des sentiments ne manquent jamais de ravir le spectateur. Que Polyeucte est sublime! Quelle grandeur d'âme, quel divin enthousiasme, quelle dignité!"—*Génie du christianisme*, IIe Partie, L. III, ch. viii.

1296 **A ma seule prière**: *solely at my entreaty. Seul* is often best rendered by an adverb.

1297 **incivilité**: in summoning Sévère instead of going to him. The unity of place would of course require this. Cf. note on 1076.

1304 adoré: *venerated.* Cf. *Nicomède*, 1387.

1306 With this much-discussed action of Polyeucte's giving up Pauline, compare the closely analogous situation in *Théodore*, 1595–1600. Didyme, the speaker, about to suffer martyrdom, has rescued Théodore, the heroine, whom he loves and whom Placide also loves:

> Si pourtant elle croit me devoir quelque chose,
> Et peut avant ma mort souffrir que j'en dispose,
> Qu'elle paye à Placide, et tâche à conserver
> Des jours que par les miens je lui viens de sauver,
> Qu'elle fuie avec lui, c'est tout ce que veut d'elle
> Le souvenir mourant d'une flamme si belle.

1314 confus: *ashamed.* — **aveuglement**: *delusion.*

1318 Aurait pu: for logical *pour pouvoir* or *pour avoir pu*, correlative to **assez.**

1328 services: *suit*; more literally "attentions." So used by Malherbe and M.

1333 sent: literally, "smacks of"; translate *recalls.* Cf. 1516.

1334 Ne pousse quelque suite: *may have some result.*

1336 Mon Polyeucte: the use of the affectionate possessive indicates Pauline's growing love for Polyeucte.

1345–1346 son, sa: i.e. Polyeucte's.

1351 j' . . . parole: translate, *I will even affirm.* **parole** seems to have here the unusual meaning of "affirmation." Notice that the rhyme-word is not infrequently somewhat vague: cf. 94, 448, 469, 701.

1353 employez-vous: *exert yourself.*

1354 Faites-vous un effort: *force yourself.* Modern "Faites un effort sur vous-même." Cf. 1596, 1600, 1689.

1361–1362 toucher, cher: the so-called "Norman rhyme," between a word with a final *r* now silent, and one with a final *r* now sounded. The name is a misnomer, for such rhymes occur not only in Norman poets like Malherbe and C., but in Old French, in Mairet, M., La Fontaine, R., V., and even, by poetic license, in Hugo and Baudelaire. The validity of such rhymes was questioned as early as the fifteenth century. It is very difficult to say how the words were pronounced in C.'s time. The testimony of sixteenth- and seventeenth-century grammarians is confusing and contradictory. Usage doubtless varied at different times in the century, and in different provinces. In C.'s native Normandy, *-r* seems to have been generally silent. At Paris, in conversation, *-r* was silent not only in *-er* infinitives, but in *-ir* infinitives and some other words. But in verse and any sort of "discours soutenu"

the *-r* was pronounced, especially before a vowel and at the end of the verse, according to Vaugelas, Ménage, Chapelain, Richelet, Hindret, and Mourgues. In Le Boulanger de Chalussay's *Élomire Hypocondre* (1670), A. III, sc. ii, the *précieuse* Alphée, who always substitutes *l* for *r*, says *tlouvel*, *admilel*, etc. This would indicate that *-r* was sounded in *-er* infinitives. — The quality of the *e* is even harder to determine. It would naturally be close before silent *-r* and open before sounded *-r*. But *e* seems to have been sometimes close in the latter case, at least down to 1625. On the other hand, several grammarians, including Vaugelas, state explicitly that *-er* in infinitives was pronounced *-air*. Note that *enfer* rhymes both with *triompher* (1653–1654) and with *sert* (La Fontaine, *Contes*, L. I, i). It is to be noted that in seven of the eight such rhymes appearing in C. the vowel is preceded by identical consonants. On the stage of the Comédie Française to-day, Mounet-Sully (Polyeucte) and Mme Segond-Weber (Pauline) pronounce both words in modern fashion, sacrificing the rhyme. Perhaps the safest general conclusion is Professor Tobler's: "Wir sehen hier immer nicht völlig klar." The fullest discussion is in Ch. Thurot, *De la Prononciation française depuis le commencement du XVIe siècle*, T. I, pp. 55–62. Cf. also Tobler's *Versbau*, p. 138 (4th ed.), and Quicherat, *Traité de versification*, p. 338.

1367 Qu'est-ce-ci: "C'est la vraie orthographe de cette locution, non *qu'est-ceci?* comme on écrit souvent. Le sens est *qu'est-ce ici?* Qu'est-ce qui se passe ici? Au lieu que: Qu'est-ceci? signifie: Qu'est-ce que c'est que ceci?" (P. de J.) Cf. *Mélite*, 1817, *Galerie du Palais*, 1513, etc. Cf. the corresponding form "Qu'est-ce-là?" which has survived.

1371 à . . . obstinée: *bent upon my harm.*

1372 Tranche: lit. "puts an end to"; translate *blights.*

1373 vœux: cf. note on 132.

1394 injurieux: *unjust*; so used in Malherbe and R., and commonly in C.; rarely so now.

1401 vers lui: *in his eyes. Vers* is used very commonly by C., R., and M. for *envers* and *auprès de.*

1405–1406 Je suis encore Sévère, etc.: with this emphatic assertion of individuality and self-reliance compare note on 166 and *Médée*, 320–321: "Dans un si grand revers que vous reste-t-il? — Moi: Moi, dis-je, et c'est assez."

1411 avec: = *en.*

1419 Cérès or Demeter ("Mother Earth") was worshiped especially at Eleusis, on the bay of Salamis, where the "Eleusinian mysteries" were celebrated. — **la Bonne Déesse**: *Bona Dea*, a Roman

divinity, worshiped by women. From her festival rites all men were rigorously excluded.

1423 The worship of Egyptian deities in Rome dates from the Second Punic War. It was frequently forbidden by edict, but without avail.

1425 sang: translate *descendants*. Cf. 1072 and *Cinna*, 60.

1426–1428 The worship of the emperors, before and after their death, probably rose from a merging of the idea of the imperial genius, tutelary god of the empire, with the person of the emperor himself. From Julius Cæsar to Constantine, some sixty persons were apotheosized. In some cases, e.g. with Cæsar and Marcus Aurelius, the apotheosis was taken seriously; often it became a mere matter of form. Cf. L. Friedländer, *Sittengeschichte Roms*, III[er] Theil, IV, i.

1434 pour être: = *pour qu'ils soient*. Cf. 1458 and 1593; M.-L., T. I, p. liv; and H., § 85, D. The reflections in 1432–1434 had occurred to many heathen philosophers. Cf. "Quare igitur plures adjungimus deos? quanta autem est eorum multitudo? mihi quidem sane multi videntur." (Cicero, *De natura deorum*, L. III, xvi.) The first four lines of the variant, suppressed by C. for fear that unbelievers might turn them against Christianity, were restored in the sceptical eighteenth century and rapturously applauded at the theater.

ACT V

1447 fourbe: *trick* or *trickery*. Now usually *fourberie* in this sense. Cf. the adjective *fourbe*, 1754.

1454 restes: *leavings*.

1457 Tranchant du généreux: *playing the generous. Trancher de*, common in C., has become colloquial. "Bourgeois et comique." (V.)

1458 lourd: *clumsy*.

1460 fine pratique: *cunning intriguery*. Cf. *Nicomède*, 391 and 1708, and M.'s *Dépit amoureux*, 1793.

1462 ce . . . Empereur: *his intentions in regard to the Emperor*, i.e. the representations that he will make to him. Cf. "Que prétend ce devoir?" *Cid*, 1689, and "ce long séjour prétend quelque autre chose" ("has some other meaning"), *Nicomède*, 36.

1464 Épargnant: = *en épargnant*; *if I spared*.

1465 maladroit: pronounced *maladrè*. *Oi*, of whatever derivation, was pronounced *oè* by the end of the Middle Ages. In the sixteenth century, this sound developed in two ways: (1) into *oa*, modern *wa*; (2) into *è*, especially before final *e* or *s*. (In 1549, Du Bellay indicates

naître and *connoître* as rhyming.) In the seventeenth century the two pronunciations ran side by side, *oi* being *oa* in some words, *è* in others, and either *oa* or *è* in still others. In the imperfect and conditional endings and in certain other words, *è* began to prevail at the court at least as early as 1613, though *oa* survived also, especially in the pulpit and at the bar, at least as late as 1668. (There was a third pronunciation, *ouè*, condemned by Ménage as provincial.) In modern French *oa* (*wa*) has prevailed in some words, as *adroit*, *conçois*; *è* (spelled *ai*) in others, as *connaître* and all imperfect and conditional endings; both survive in a few words, with a distinction of meaning, as *François* and *Français*. In this text I have changed *oi* to *ai* wherever required by modern usage. Cf. Vaugelas, *Remarques*, T. I, pp. 183–187; Ménage, *Observations*, pp. 59–61, 444–451; M.-L., T. I, p. xciv; Hatzfeld et Darmesteter, *Dictionnaire Général*, *Introduction*, §§ 309, 315, 633; K. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, T. I, §§ 155 et seq.

1468 joue: literally "dupes"; here, *tries to dupe*. Cf. *s'en joue*, 1187.

1469 *I have had so many experiences of all sorts.* **en** seems to be indefinite. Cf. the same expression in *Mélite*, 785, where *en* is definite. Most of the commentators condemn the expression as trivial; V. calls it "absolument mauvaise."

1471 gênez: *torture*, as commonly in the seventeenth century. The modern sense is much weaker.

1472 science: *art*.

1478 hautement: *resolutely*.

1485 choquait: *opposed*, or *clashed with*; near the original meaning, "to run against." Cf. "Les *Remarques* [of Vaugelas] ont été choquées de plusieurs," Pellisson, *Histoire de l'Acad. fran.*, 1652, and "Choquer la décision des Conseils," Richelet, 1680.

1493 ému . . . parti: *taking arms in his defense*. **ému** = "rioting," stronger than now. Cf. *émotions* = "uprisings," *Nicomède*, 1545.

1496 Of course the unity of time requires an immediate solution. Cf. notes on 1070 and 1076.

1500 calomnier de: *accuse slanderously of*. "*Calomnier de* n'est pas français." (V.) — **intelligence**: *collusion*.

1503 ombrage: *suspicion*. Cf. note on 609.

1505 que le désespérer: a common use of *que* in C., for usual modern *que de* or *de*. Cf. H., § 86, A.

1508 C'est à faire à: *we shall merely have to*. Cf. *Cinna*, 140, *Tite et Bérénice*, 1482, *Pulchérie*, 604. Cf. *avoir affaire de*, "to need," common in the seventeenth century.

1515 usage: *use.*

1520 bon: *noble.* Cf. *Horace*, 468, *Cinna*, 689, etc.

1522 je m'en vais: = *je vais*; still a common use.

1539 fâcheux: *difficult.* Cf. *l'Imitation*, I, 1021 var.

1542 Qui: for *Qu'est-ce qui*; a formerly common construction, still occasionally used.

1548 The metaphor is far from happy. Of several of C.'s metaphors, including this, Lanson says: "Dans toutes ces expressions, la vision est impossible ou serait ridicule. Il n'y a que des signes qui font concevoir, sans peindre." — *Corneille*, p. 160.

1560 condition: *rank*, or *station.*

1563 considéré: apparently = *shown consideration to.* Cf. 1029; also 602 (= "esteem") and 1183 (= "take into consideration"). One of the meanings of the Latin *considerare* was "to be considerate." Cf. "Blessed is he that considereth the poor." — Psalms xli. 1.

1572 imposture: *false doctrine.* (Darmesteter et Hatzfeld, *Dictionnaire.*) Cf. note on 786.

1573 flattais: *humored.*

1574 précipice: *abyss*; as frequently, rather than in usual sense of English "precipice." — **trébucher**: *fall*, or *plunge*; now usually = "stumble."

1580 m'assassine: *breaks my heart.* Cf. note on 950.

1590 Cf. 615–616.

1597 donnés: *fought.* (*Livrés* would be more common now.) Cf. *donner* = "charge," *Horace*, 282, and "il lui donna bataille," *Rodogune*, 69.

1601 forcer: *overcome.*

1611 *But in spite of the pleadings of our love.* The line is borrowed almost textually from *Cid*, 929.

1612 Cf. "Albe vous a nommé, je ne vous connais plus." *Horace*, 502.

1617–1618 et . . . jamais: again the metaphor is rather mixed. It may be rendered freely: *and the bonds of blood can never be sundered.*

1619–1620 et . . . espérance: *and relying on this I venture still to retain some faint hope.*

1625 redoublement: translate *double penalty*; i.e. the death of Pauline as well as of Polyeucte.

1637 porte: *have.*

1641 détaché: *indifferent.*

1644 amitié: *affection*, as frequently.

1655 *You delay too long in coming to a decision.* (G.) V. criticises the expression. Cf. note on 23.

1662 **Veut**: *is willing*; as in 1660. — **en victime**: i.e. symbolically, in the sacrifice of the mass.

1671 The line is borrowed verbatim from *Cid*, 878.

1679 "Dialogue admirable et toujours applaudi." (V.)

1681 "And Ruth said, Entreat me not to leave thee, or to return from following after thee: for whither thou goest, I will go; . . . Where thou diest, will I die." — Ruth i. 16, 17.

1686 The naïve remark of Félix about "ma bonté naturelle," immediately after saying, "je consens qu'il périsse," raises a smile. Yet cf. Introduction, p. xxiii.

1691 **impénétrables**: *hard to touch.*

1694 **amollir**: *touch*, or *soften.* Used commonly in sense of *attendrir* by C. and earlier writers, but not now.

1700 *Which resembles somehow too dark a deed.* A clumsy line.

1703 **Brute et Manlie**: *Brutus* and *Manlius* are the usual forms in French, as in English, but C. is fond of Gallicizing Latin names. Lucius Junius Brutus is said to have condemned to death his own sons, 509 B.C., for having conspired against the state; Manlius Torquatus to have had his own son beheaded, 340 B.C., for having fought without his command. The comparison of the pusillanimous Félix of himself with these stoical heroes is slightly comic.

1707 **die**: old form for *dise*; used by M. and R. also.

1715 *Remove any obstacle that her tears might oppose to the execution of my orders.* "Barbarisme." (V.)

1720 **hostie**: *victim*; so in *Horace*, 768; originally a victim offered to God, now generally applied to the consecrated wafer. Cf. note on 1662.

1721 **que**: *why.* So used only in negative questions, except with *tarder* and one or two other verbs.

1723 **matières**: *reasons* (to exercise itself).

1724 **m' . . . lumières**: *has enlightened me.*

1727 In speaking of Rachel (1820–1858), the greatest interpreter of Pauline, Jules Janin says on this passage: "Elle disait jusqu'aux nues ce grand cri. . . . En ce moment solennel, tout brillait, tout parlait, tout brûlait dans cette personne héroïque; elle avait dix coudées, elle était immortelle." — *Rachel et la tragédie française*, p. 160.

1739 **saintement rebelle**: for the antithesis cf. *saintement homicides*, R., *Athalie*, 1365.

1746 t'assure en terre: *strengthens your worldly power.* **assure** = *affermit.* Cf. *Cid*, 1370. **en terre** = *sur la terre*, as in C.'s *Œuvres*, T. IX, p. 611, v. 11, and Malherbe's *Œuvres*, T. II, p. 561.

1750 tristes: *pitiful*, or *paltry.*

1762 "Il est permis de regretter que le rideau ne tombe pas après ce vers; la tragédie est finie; Néarque et Polyeucte sont morts; Pauline est chrétienne; Félix est puni par sa disgrâce, et Sévère a fait voir sa grandeur d'âme et sa générosité." (P. de J.)

1769 appas: *charm.* Cf. note on 90.

1775 épandu: *lavished.* Cf. *Rodogune*, 582; also note on 489.

1783 "Un moyen aussi extraordinaire qu'un miracle peut être admis une fois, mais ne doit pas être répété. . . . Le spectateur admet bien que Pauline se convertisse: la conversion au christianisme est une récompense que mérite cette honnête femme; mais le vil et méprisable Félix devrait en être exclu." (La Harpe.) Félix's conversion is justifiable theologically, since grace touches the unworthy as well as the worthy, but not dramatically. It revolts us, especially after Félix's hypocrisy in 1523 et seq.

1787 tendre: = *attendrissant.*

1788 vont . . . sans: cf. *Horace*, 1407. In these passages *aller* seems about equivalent to *être.* Littré defines *ne pas aller sans* under *aller* 15°: "être nécessairement accompagné de."

1791 avec tant d'innocence: = *si innocente.*

1794 aussi: *either*; in sense of modern *non plus*, as commonly in the sixteenth and seventeenth centuries. Cf. *Clitandre*, 872, etc., and note on 288. — **effet**: *result.* Cf. note on 42.

1802 sur vous: i.e. in your person, at your expense.

1805 Sa Majesté: the expression is an anachronism.

1811 "*Notre heureuse aventure*, immédiatement après avoir coupé le cou à son gendre, fait un peu rire." (V.) It is an unfortunate blemish that the last words of this noble tragedy should come from the lips of the despicable Félix.

APPENDIX

I. SUJETS DE COMPOSITIONS

The following topics, some of which are taken from Horion's *Explication du théâtre français*, and intended to give the student written drill on the tragedy itself and on some of the subjects discussed in the Introduction. Other topics will readily suggest themselves to the teacher.

1. La tragédie avant Corneille. (Voir *l'Introduction*, pp. vii–ix.)
2. Les innovations faites dans la tragédie par Corneille. (Ib., pp. xii–xiv.)
3. Le drame religieux au XVIIe siècle. (Ib., pp. xv–xvi.)
4. Quelles sont les sources de la tragédie de *Polyeucte*? (Voir *l'Introduction*, pp. xviii–xix, *l'Abrégé*, et *l'Examen*.)
5. Quels matériaux l'histoire a-t-elle fournis pour *Polyeucte*? (Ib.)
6. Quels sont les éléments introduits dans *Polyeucte* par Corneille? (Ib.)
7. L'évolution des trois unités dans l'histoire de la tragédie. (Voir *l'Introduction*, p. x.)
8. Démontrer que la règle des unités est strictement observée dans *Polyeucte*.
9. Établir la liaison des scènes dans *Polyeucte*.
10. Quel est le but où tendent tous les incidents de l'intrigue?
11. En quoi la conversation de la scène Ière contribue-t-elle au progrès de l'intrigue?
12. Quelle est l'importance du songe de Pauline, au point de vue dramatique?
13. La coincidence du baptême de Polyeucte et du retour de Sévère.
14. La volonté et la raison dans *Polyeucte*.
15. Quels sont les effets de la grâce dans *Polyeucte*?

16. Faut-il regarder Polyeucte ou bien Sévère comme le protagoniste de la tragédie? Pourquoi?
17. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, lequel a été considéré comme le personnage principal? Pourquoi? (Voir *l'Introduction*, p. xxiv.)
18. Polyeucte inspire-t-il aux spectateurs des sentiments de terreur et de pitié, ou plutôt d'admiration? (Voir *l'Introduction*, p. xxi.)
19. Justifier le fanatisme de Polyeucte, au point de vue dramatique. (Ib., p. xxi.)
20. Apprécier, aux points de vue théologique, humain et dramatique, le don que fait Polyeucte de Pauline à Sévère. (Voir les vers 1295–1311; 1584–1612.)
21. Polyeucte aime-t-il sa femme?
22. Caractériser le rôle de Pauline.
23. La passion et le devoir chez Pauline. (Voir les vers 120; 215–216; 339–364; 461–572; 610–620; 788–801; 1332–1366.)
24. Analyser les sentiments de Pauline. (721–764.)
25. Que faut-il penser de la remarque de Mme la Dauphine au sujet de Pauline: "Voilà une honnête femme que n'aime pas son mari"?
26. Par quels moyens la conversion de Pauline s'opère-t-elle? (1719–1746)
27. Caractériser le rôle de Sévère.
28. Quelle est l'importance du rôle de Sévère au point de vue de l'action de la tragédie?
29. Comment le rôle de Sévère fait-il valoir celui de Polyeucte?
30. Le sceptique dans le personnage de Sévère. (1411–1443; 1787–1802.)
31. L'honnête homme et le précieux dans le personnage de Sévère.
32. L'idée que se font les trois personnages principaux les uns des autres. (9–20; 114; 120; 182; 327; 394–395; 419–420; 445; 461–478; 525–532; 565–572; 603–604; 609–610; 750–755; 1235–1280; 1295–1310; 1336–1363; 1379–1394; 1586–1607; 1749–1762.)

33. Apprécier Félix comme père, comme beau-père et comme homme d'État.
34. Comme gouverneur de la province, chargé par l'empereur de punir les chrétiens, Félix aurait-il pu épargner Polyeucte?
35. Analyser les sentiments de Félix. (1004–1020.)
36. La conversion de Félix peut-elle se justifier?
37. Que faut-il penser de la remarque de Corneille touchant Félix: "Sa conversion miraculeuse le réconcilie pleinement avec l'auditoire"?
38. A quoi sert le rôle de Néarque?
39. Caractériser le rôle d'Albin.
40. Caractériser le rôle de Stratonice.

II. POLYEUCTE AS ACTED

The following notes were taken at the representation of *Polyeucte* at the Comédie Française, June 10, 1906, during the tercentenary celebration of Corneille's birth. Though fragmentary, it is hoped that they may assist teachers and pupils who have not seen the play acted to visualize it. The leading parts were cast as follows: *Polyeucte*, Mounet-Sully (considered by the French their greatest male tragedian); *Félix*, Silvain; *Sévère*, A. Lambert Fils; *Pauline*, Mme Segond-Weber. (Two weeks previous, Act V of *Polyeucte* was played in the remains of the Roman theater at Carthage.)

Notes of the Interpretation

75. Polyeucte sighs.
113–114. **Je vous aime.** Embracing Pauline passionately.
181–182. With ardor.
275. **Il vient!** Amazed; leans on Stratonice.
281–316. Félix buried in thought during this account.
364. Pauline goes out supported by Stratonice.
425–426. Violently.
436. Pause after **soupirer.**
461–478. Calmly.